

L'ILLUSTRATION – 5 juillet 1919

NUMÉRO DE LA PAIX

Traité de Versailles : 28 juin 1919

Ce numéro contient 6 suppléments de grand format, tirés à part, non pliés ni brochés
dont 3 héliogravures remmargées, et 3 gravures en couleurs.

L'ILLUSTRATION

RENÉ BASCHET, directeur.

SAMEDI 5 JUILLET 1919

77^e Année. — N° 3983.

Maurice NORMAND, rédacteur en chef.



L'ARTISAN DE LA VICTOIRE

Dessin de GEORGES LEROUX.



DANS LA GALERIE DES GLACES, LE 28 JUIN, AVANT LA SÉANCE DE LA SIGNATURE
M. Clemenceau, à son arrivée, serre la main des soldats mutilés, auxquels a été réservée une embrasure de fenêtre derrière la table du traité,
et leur dit : « ... Vous avez souffert, mais voici votre récompense... »
Dessin de J. SIMONT, d'après un croquis de Georges Scott.

LES GRAVURES HORS TEXTE DU NUMÉRO DE LA PAIX

Immédiatement après l'armistice accordé à l'Allemagne le 11 novembre 1918, nous avons fait paraître un NUMÉRO DE LA VICTOIRE.

Aujourd'hui, au lendemain de la signature imposée à l'Allemagne, nous publions un nouveau numéro spécial : le NUMÉRO DE LA PAIX.

Il est consacré presque tout entier à la grande journée du 28 juin, à Versailles, et il contient six suppléments hors texte, — trois gravures en couleur, et trois héliogravures remarquables.

Deux de celles-ci sont des portraits :

LE PRÉSIDENT POINCARÉ
LE MARÉCHAL PÉTAIN

Dans le numéro daté des 16-23 novembre 1918, nous avons publié ceux du Président Wilson, de M. Clemenceau et Lloyd George et du maréchal Poch; longtemps auparavant, le 22 mai 1915, nous avions donné, dans le même format, le maréchal Joffre. Les deux portraits que nous publions aujourd'hui complètent cette belle série des grandes figures de la guerre.

La troisième héliogravure reproduit cet admirable MENCÉ de L. SABATIER, qui parut déjà dans le corps du numéro de l'Armistice. D'innombrables lettres n'ont pas cessé, depuis, de nous en réclamer un beau tirage hors texte; nous sommes certains de répondre à un désir plus général encore en offrant aujourd'hui à nos abonnés une gravure soignée, et en format double, de cette composition d'une inspiration si émouvante.

On accueillera de même avec faveur nos deux reproductions en couleurs de deux inoubliables affiches: celle d'ABEL FAIVRE pour l'Emprunt de la Libération, celle de HASSI pour le 3^e Emprunt de la Défense Nationale, — deux actes de foi dont nos murs furent illuminés, deux prophètes, et aujourd'hui deux précieux documents d'histoire.

Enfin, sous l'aspect éclatant d'un GRAND PAVOIS DES ALLIÉS, claquant au vent en plein ciel, nous avons voulu offrir à nos lecteurs un tableau complet des drapeaux de l'Entente, — tableau sur lequel on pourra se guider, pour n'oublier aucun de nos amis, au prochain 14 Juillet.

RÉFLEXIONS SUR LA PAIX

par PAUL BOURGET

M. Poincaré a défini la paix de 1919 d'un mot qui a eu aussitôt un grand retentissement, tant il ramassait dans son raccourci nos impressions à tous: « Cette paix doit être une *création continue*. » C'était dire que le règlement de comptes imposé aux vaincus exige chez les vainqueurs, pour être efficace, non pas une détente, mais une persévérance dans la tension de leur énergie, non pas le repos de la sécurité enfin retrouvée, mais l'activité de la méfiance toujours éveillée. Nos ennemis séculaires ont, hélas! sauvé du désastre l'essentiel de l'œuvre détestable de Bismarck: l'Empire. Nous n'avons pas devant nous, comme nos pères au lendemain du traité de Westphalie, les Allemands. Nous avons l'Allemagne, un peuple de 60 millions d'hommes, qui se croyait, voici cinq ans, le maître de l'Europe. Il l'était, par son commerce, par son industrie, par le prestige de son organisation et de ses victoires. Ce peuple de proie, cet animal tentaculaire, comme il s'appelait lui-même, a voulu davantage. Le mauvais génie qui lui est propre, celui de la démesure, l'a précipité dans une entreprise d'hégémonie mondiale qu'il paie aujourd'hui chèrement. Mais son attitude entre l'armistice de novembre et le traité de juin le prouve trop: son orgueil demeure pareil, pareille sa fureur de domination. Il est terrassé, il n'est pas maté. L'épouvantable catastrophe ne l'a pas réveillé de sa criminelle intoxication. Que dans un an, que dans dix ans, que dans vingt, il cesse de nous sentir les plus forts, on le verra recommencer cette besogne qui fut sa tentation, tout au long de son histoire: la reconstruction de l'*Imperium Romanum* sous forme germanique.

Il s'y est essayé à Bouvines avec les Ottonides, en Italie avec les Hohenstaufen. Il y a employé ensuite les Habsbourg, enfin les Hohenzollern. Il se peut que cette entreprise revête un aspect plus moderne dans l'avenir. Il semble que certains Allemands conçoivent parfois comme réalisable un Impérialisme socialiste dont le César serait un théoricien teuton, imprégné de marxisme. La différence ne serait que d'étiquette. Nous n'en deviendrions pas moins les esclaves de ces durs maîtres qui se croient la nation élue. A nous de le savoir et de faire de cette paix un instrument de défense contre un nouveau sursaut de la barbarie d'outre-Rhin.

Cette *création continue* que sera cette paix, si nous la voulons durable, comporte une économie raisonnée de nos forces, et d'abord une évaluation exacte de ces forces. La fierté que notre victoire donne à tous les bons Français a le droit d'être joyeuse. Elle a le devoir d'être grave. Pour qu'elle soit féconde, il faut qu'elle s'accompagne, chez chacun de nous, de ce que j'appellerai un examen de conscience national. Il consiste à récapituler sans cesse dans notre esprit ces cinq terribles années et à nous demander comment notre pays a vaincu, sur quels points il s'est trouvé inférieur et pourquoi, sur quels points supérieur et pourquoi. Corriger ces principes de faiblesse, maintenir et accroître ces principes de vigueur, tout le problème de la paix durable est là. Ne dites pas qu'il ressortit uniquement à nos gouvernants. De même que nous venons de mener une guerre totale, dans laquelle il n'y avait pas de non combattants, puisque la tenue morale de l'arrière était un des facteurs de la lutte, de même nous avons à mener une paix totale, je veux dire que notre intérêt, notre nécessité à tous, sous peine de risquer un autre 1914, est de procurer tous, par notre pensée, par notre action privée et publique, son meilleur rendement à ce capital de résistance aux futures menaces que représente la France. Humble et triviale métaphore! Mais les ravages de l'invasion, mais le chiffre de nos morts, mais les ruines partout accumulées lui donnent un sens accessible même à ceux qui ne voient dans la patrie qu'une communauté d'ordre matériel. Que ces utilitaires y réfléchissent, et ce bilan de notre victoire française leur apparaîtra comme aussi indispensable qu'il apparaît ennobliissant à ceux qui, voyant dans la patrie une communion spirituelle, cherchent par la mise à nu de ses vertus intimes une raison de mieux la servir, en l'admirant mieux.

La France a vaincu. Comment? — « Par son armée », répondraient le petit garçon et la petite fille de la rue, si on les interrogeait. « Opinions saines du peuple », disait Pascal. Traduisez cette naïve réponse. Toute la leçon des événements s'y trouve contenue. Ce que la France a fait nous montre ce qu'elle doit faire pour préserver le fruit du sanglant effort. Elle a vaincu par, ou mieux, dans son armée, et l'Allemagne, elle, a été vaincue dans son armée. A la veille du conflit, il semblait bien que tout au contraire son armée fût la partie forte de l'Allemagne et la nôtre la partie faible de la France. Essayons de comprendre pourquoi l'épreuve de la réalité a démenti le pronostic le plus vraisemblable.

Une armée, c'est, avant tout, un corps d'officiers, un cadre. Enrôlez des hommes par cen-

taines de mille, et courageux, si vous ne les encadrez pas, vous n'aurez qu'une horde. Tant vaut le cadre, tant valent ceux qui s'y rangent. Cette loi du cadre, les Allemands la connaissaient, et ils l'appliquaient rigoureusement. Ils imposaient à leurs officiers un entraînement intense, et, pour les recruter mieux, ils attachaient à ce rang des prérogatives de tout genre. Ils méconnaissaient une autre loi, à savoir que tout métier — et le métier militaire plus que tout autre — doit avoir sa mystique, sa profonde signification morale, qu'il doit enrichir l'âme de celui qui l'exerce. Cette mystique, les officiers allemands l'avaient perdue. Nous nous imaginions, trompés par une parade tout extérieure, que leur grand état-major cultivait ce type idéal du soldat, si nécessaire à la civilisation puisqu'il incarne ces deux vertus maîtresses: le sacrifice et la discipline. L'entrée en Belgique nous révéla que ces doctrinaires de la guerre scientifique avaient, par une dépravation monstrueuse, perverti ce type du soldat en celui du soudard. La brutalité foncière de la race fut une des causes de cette dépravation. La superbe d'un triomphe trop arrogant en fut une autre. Une autre cet abus du système, auquel l'esprit germanique fut toujours enclin, et qui *deshumanise* la pensée. Des causes opposées agissaient, pendant ce temps-là, sur nos officiers à nous. Elles faisaient d'eux, en regard de leurs adversaires infatigables, des modèles de plus en plus accomplis de ce dévoué qu'est le vrai soldat. Le souvenir des malheurs du pays leur donnait le sérieux dans la préparation qui avait trop manqué à leurs aînés. Sentant à plein cœur l'imminence du péril suspendu sur notre frontière mutilée, ils respectaient, ils aimaient dans l'armée l'outil sacré qui conjurerait ce péril et nous rendrait nos provinces perdues. Tandis que les reîtres d'outre-Rhin ne rêvaient que guerres de conquête, nos officiers nourrissaient une ambition plus modeste, mais aussi bienfaisante au cœur que l'autre est malfaisante, celle d'une guerre de redressement. Leur rôle dans la figuration politique était bien modeste aussi, trop modeste à de certaines heures. Ces bons serviteurs acceptaient de n'être pas encensés et idolâtrés. Ils y gagnaient de ne pas se corrompre par l'adulation. Ils travaillaient patiemment, humblement, avec quelle intelligence, quelle noblesse aussi, l'épreuve l'a manifesté! Notre histoire militaire est magnifique. Dans aucune de ses périodes vous ne rencontrerez une constellation de figures plus hautes que celles des grands généraux de cette grande guerre. Je ne les nomme pas. Ils seraient trop. Et que sont-ils, sinon les têtes de file d'innombrables officiers pareils à eux? Quelle merveilleuse variété d'aptitudes aussi dans les élèves de notre Ecole de guerre! Que des théories y aient été professées que les faits ont dû remettre au point, c'est possible. Cette école a fabriqué mieux que des doctrines. Elle a créé des esprits capables de recevoir cette leçon des faits et de l'utiliser sur place. La preuve en est que ce corps de nos officiers a fourni exactement les hommes qu'il fallait à l'heure qu'il fallait. — L'héroïque sang-froid d'un maréchal Joffre, quand nous avons dû subir sans désordre la ruée allemande et la contenir, — la ferme et prudente sagacité d'un maréchal Pétain quand il s'est agi de relever les courages un instant étonnés et de restaurer l'ordre troublé, — la fougue générale d'un maréchal Foch pour frapper les coups suprêmes. Pas un moment, pas une circonstance où ces incomparables manœuvriers n'aient donné au monde civilisé, eux et leurs subordonnés, le généreux spectacle de la force contenue, maîtresse d'elle-

même, *humanisée*, — je reprends le terme.

Ah! Soyons fiers d'être du même sang, de la même terre que ces officiers, et gardons-nous de toucher à celles de nos institutions militaires qui nous les ont donnés!

.

Ils n'auraient pas suffi à la formidable tâche. Si l'armée est avant tout le cadre, elle est aussi la troupe. C'est seulement par abstraction que nous séparons ces deux éléments. L'action les unit dans l'effort commun. Le plus juste éloge que l'on puisse faire de cette armée par laquelle la France a vaincu — tous les témoignages s'accordent là-dessus — c'est que la troupe a été digne de ses chefs, qui ont été dignes de la troupe. Dresser ici le bilan des énergies françaises, c'est tracer le tableau de la France elle-même. Elle a vaincu par ses paysans. De quel élan ils sont partis, quand les cloches de la mobilisation ont sonné sur les campagnes! Il faut les avoir vus, et la gravité de leur visage, et la décision de leur regard, dans ces minutes solennelles, pour comprendre quelle qualité de citoyen produit cette étroite intimité de l'homme et du sol, cette obéissance à la discipline des saisons, que Tacite — coïncidence étrange — refuse aux Germains. « Ils ne savent pas », dit-il, « attendre l'année : *expectare annum*. » Cette attente, les nôtres la pratiquent depuis des siècles. Voilà l'éducation héréditaire qui leur a permis de supporter sans faiblir cette longue, cette interminable guerre des tranchées qui paraissait si peu conforme au caractère de la race. Là encore nos terriens ont démenti tous les pronostics, démontrant ainsi qu'il faut toujours faire acte de foi dans le Français, quand il se sent bien commandé.

La France a vaincu aussi par ses ouvriers et par ses intellectuels, ceux-ci au front et dans les usines, donnant leur vie, donnant leur travail sans compter, infatigablement, et ceux-là... est-il rien d'émouvant comme la liste des écrivains, des élèves des grandes écoles, des avocats, des médecins, des ingénieurs, des professeurs, des instituteurs qui se sont fait tuer si simplement, si bravement, pour qu'il y eût après eux une pensée française! La France a vaincu aussi par ses bourgeois et ses aristocrates qui ont payé l'impôt du sang, non moins simplement, non moins bravement, pour servir d'exemple, pour attester par l'identité du sacrifice cette identité des âmes qui fait qu'un pays n'est pas seulement une collection d'individus, ni même une famille. Il est un individu. Il est une famille. Il est une personne. Et la France a vaincu encore par ses prêtres. J'ai sous les yeux, en écrivant ces lignes, l'image mortuaire d'un d'entre eux et j'y lis ces lignes d'un Ordre du jour : « Les vagues successives de l'assaut se sont inclinées devant le représentant de Dieu, l'aumônier divisionnaire de C*** dont la main dessinait sous la mitraille le signe de la rédemption et de la victoire... A été tué alors qu'il parcourait le terrain pour secourir les blessés. » On voudrait, dans ces jours où ces innombrables dévouements portent leur fruit sublime, les évoquer tous, un par un, les saluer tous avec des larmes de reconnaissance, les interroger, recevoir d'eux le mot d'ordre impératif, — pour être bien sûr qu'ils n'ont pas été holo-caustes en vain.

.

Ce mot d'ordre, il ne serait pas différent de celui que je rappelais en commençant cette page. Ils nous diraient, ces morts : « Continuez-nous... Ne permettez pas que l'on touche à cette

armée où nous avons trouvé de tels chefs pour nous conduire. Ne permettez pas non plus que l'on défasse ce qui fut notre œuvre : l'accord entre citoyens, enfin recréé après tant de déshirements. Nous n'avons pas pensé, aux heures tragiques, à comparer nos sorts. Nous ne nous sommes pas demandé, paysans et ouvriers, si notre toute petite part dans l'héritage commun valait la peine de le défendre au prix de notre sang ; — intellectuels, si notre culture ne nous donnait pas le droit de nous mettre hors de la mêlée ; — bourgeois et aristocrates, si la démission nationale ne nous garantirait pas la jouissance de notre bien-être. — Prêtres, nous n'avons pas discuté la loi qui nous jetait sur la ligne de feu. Tous nous n'avons vu que la France en danger. Elle y est toujours. Comprenez-le et que le *service* reste le même : vivre la paix comme nous avons vécu la guerre, avec l'idée fixe que, de Bouvines à la Marne et d'un bout à l'autre de nos annales, la même formidable attaque est toujours venue du même côté et que toujours elle a été repoussée, quand elle a rencontré toute la force française. Conservez-la intacte en vous cette force, chacun dans le domaine qui vous est propre, en tâchant d'y exceller, et restez prêts à vous rallier, d'un élan, autour du drapeau, — ce symbole si clair pour tous de l'Unité Française. Cette unité, elle aussi, est une *création continue*, et la condition pour que cette paix soit efficace, et notre sacrifice récompensé. »

PAUL BOURGET.

COURRIER DE PARIS

Nous venons de vivre une semaine dont le souvenir hantera et éblouira, de génération en génération, l'imagination des écrivains et des peintres. La date de la signature du traité de Versailles va se graver dans la mémoire des peuples, inspirer les artistes, obséder les historiens et faire rêver les philosophes. Au milieu de tant de jours morts, ensevelis sous la poussière des siècles, voici que se lève et rayonne un jour immortel! Et, d'âge en âge, les poètes envieront les hommes qu'un destin bienveillant fit passer sur la terre au moment où s'y déroulaient d'aussi grandioses événements.

Les poètes auront tort. Pour juger de la grandeur d'une journée historique, comme pour embrasser l'ensemble d'un vaste tableau d'histoire, le recul est indispensable. A distance, la journée du 28 juin apparaîtra de plus en plus sublime, à mesure qu'on s'éloignera d'elle : aujourd'hui, elle n'a donné à notre sensibilité qu'un premier choc qui s'irradiera lentement d'époque en époque, dans les nerfs de l'humanité. Ainsi le petit cercle qui se forme sur un lac s'élargit progressivement, par ondes concentriques, jusqu'à ses rives. De cette date capitale dans l'histoire du monde on n'apercevra demain que la gloire, dépourvue de toutes les souffrances qui la préparèrent : aujourd'hui nous sentons encore le poids de l'effroyable rançon de douleur qu'il a fallu payer pour acheter cette heure splendide. Notre joie est mesurée, notre allégresse est recueillie. Des mères en deuil ont pleuré plus fort, samedi dernier, en entendant le coup de canon qui tuait la guerre : la guerre est morte trop tard pour elles. Notre bonheur collectif est fait de trop de malheurs individuels pour que nous n'apportions pas une sorte de pudeur dans cette réconciliation officielle de l'univers avec la joie de vivre.

Cette grande journée n'a donc pas eu le caractère d'ivresse dionysiaque et de glorieuse frénésie que lui prêteront, sans doute, ceux de nos arrière-neveux qui se mêleront d'écrire notre histoire. Pendant qu'à Versailles, dans la Galerie des Gla-

ces, la plume d'or des plénipotentiaires griffait le vélin du pacte, aucune cérémonie publique ne solennisa cet instant dans nos villes. Et, sans la coïncidence de la semaine anglaise, Paris serait entré dans la paix en costume de travail.

Pour beaucoup de Français, d'ailleurs, le 28 juin fut une journée de labeur semblable aux autres. Il fallait un petit effort d'imagination, au bureau, à l'atelier ou au chantier, pour se dire, entre amis : « Tout de même, nous vivons une des journées les plus importantes de l'histoire universelle ! » On s'émerveillait par anticipation, en songeant aux commentaires futurs des annalistes, mais la sensation d'être l'un des spectateurs de cette minute unique n'avait pas l'exceptionnelle saveur théâtrale escomptée. De même qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, il n'y a pas de grandes dates historiques pour ceux qui font l'histoire : leur majesté n'apparaît pleinement qu'à ceux qui l'écrivent!

Dans les maisons pavées, la vie de tous les jours fleurissait avec humilité lorsque les cloches, les sirènes et le canon saluèrent le havre paisible où la nef de la France venait enfin d'aborder après une longue et douloureuse traversée. Et ces bruyants saluts réglementaires n'interrompirent pas un seul instant les concours du Conservatoire qui mettaient vingt-trois violoncellistes des deux sexes aux prises avec un concerto de Dvorak, à la minute exacte où des virtuoses de toutes les nations attaquaient, à Versailles, le premier accord du nouveau concert européen.

.

Un petit signe mystérieux vint, pourtant, avertir les observateurs attentifs de la solennité de l'heure. Pendant toute la matinée du 28 juin, les Parisiens ne purent obtenir aucune communication téléphonique. Les conversations officielles accaparaient-elles tous les fils disponibles? Les demoiselles du téléphone avaient-elles déserté leur poste pour aller chanter sur nos boulevards *Madelon* et la *Marseillaise*? Double mystère que je résolus d'éclaircir par une petite enquête personnelle, en me glissant discrètement dans un de ces sanctuaires modernes, interdits aux profanes, où s'accomplit le miracle de la transmission du verbe. Les prêtresses étaient là, innombrables, rangées en demi-cercle devant l'autel d'Omnius, nouant et dénouant les guirlandes de mots qui s'entrecroisaient sous leurs doigts. Car l'ant que dieu gaulois dont la bouche laissait échapper les chaînes d'or de la parole est évidemment celui que servent ces ferventes vestales.

Pauvres petites druidesses, vouées à un culte redoutable, comme on vous connaît mal! On vous vilipende, on vous calomnie parce qu'on ignore les rites cruels auxquels vous asservit le plus héroïque des vœux. Assises sur un trépied sacré, comme des pythonisses, vous êtes enchaînées à l'effigie de l'idole féroce qui vous impose sa loi. Image terrifiante d'un monstre tentaculaire aux cent bras et aux cent prunelles. Les suçoirs de cette pierre s'enroulent autour de vous, vous immobilisent, ensèrent votre tête et votre poitrine, s'emparent de vos oreilles et de vos lèvres pendant que ses petits yeux phosphorescents s'allument et s'éteignent tour à tour, comme de laiteuses opales d'où voudrait s'évader un insecte de feu. Fascinées par ces regards ardents, vous devez obéir au premier clignement de ces paupières sournoises, sinon tous ces yeux méchants vont étinceler de colère et une voix lointaine vous reprochera, sans aménité, votre insupportable négligence!

Tous ces éclairs rageurs qui dansent simultanément devant l'œil éperdu de cette infortunée jeune fille, ce sont autant d'abonnés furieux qui se plaignent d'être négligés et réclament la surveillance. En vain les doigts agiles de la pauvrette jonglent avec les fiches, jettent le banquier dans les bras de l'agent de change, transportent le malade chez le médecin, permettent à la maîtresse de maison de faire irruption chez un fournisseur amnésique et accrochent au balcon de Juliette l'échelle de soie de Roméo... elle ne parviendra pas à apaiser toutes ces colères! Abonnés grin-

cheux, comme vous auriez honte de vos fureurs si vous pouviez observer quelques minutes ce côté-ci de la barricade!

En un instant, en effet, j'avais oublié le mobile inquisitorial de ma visite devant le spectacle inattendu que m'offrait cette ruhe. Les demoiselles du téléphone se sont toujours signalées par leur ardeur patriotique. Durant la guerre, elles avaient converti en chandails des quintaux de laine et consacré leurs économies à des œuvres d'assistance. Elles avaient créé de leurs deniers des fondations pour les orphelins. Le jour de la signature de la paix, elles ont eu une pensée charmante : elles ont décidé de pavoiser leurs salles de travail en achetant des milliers de petits drapeaux vendus au bénéfice de leur orphelinat de guerre. Et leur ingéniosité a fait merveille. Il n'y a pas, dans tout Paris, un lieu public décoré avec autant de goût et d'adresse que ces sévères galeries où nul visiteur n'entrera. C'est pour elles seules, pour leur plaisir personnel, que les demoiselles du téléphone ont célébré aussi somptueusement le 28 juin. Partout des profusions de petits étendards, partout le grand pavois des Alliés avec son éblouissante symphonie de couleurs chantantes, partout de souples banderoles tricolores reliant entre

eux les standards autour de l'immense atelier et formant de gracieux festons, ou d'audacieux arceaux. Coup d'œil charmant...

— 3 —

Si charmant, que je n'ai pas osé chercher dans l'installation de toutes ces merveilles l'explication du silence inquiétant du monstre ainsi couronné de bandelettes et de guirlandes fleuries! Pour réaliser un si bel ensemble, n'avait-on pas le droit de négliger un peu les appels importuns des abonnés? Et qui aurait l'audace de reprocher à ces jeunes filles un si patriotique passe-temps?

Elles ont pavoisé : n'est-ce pas le geste à la mode? Depuis l'armistice toute la France n'a-t-elle pas fait une terrible consommation de drapeaux? N'a-t-il pas fallu supplier nos concitoyens trop zélés de retirer de leurs fenêtres les glorieuses couleurs trop longtemps exposées aux intempéries? Et ne voyez-vous pas fleurir partout des étendards neufs, à tous les étages? On pavoise éperdument, on pavoisera mieux encore demain ; on prépare des surprises pour le 14 juillet. Jusqu'aux fêtes de la Victoire, toute la France va coudre et clouer des petits drapeaux. On fera des « ponts », on créera des jours fériés, on célé-

brera des anniversaires : il y en aura chaque semaine si l'on veut se donner la peine de les chercher. Nous entrons dans l'âge des drapeaux, des fêtes et des cortèges...

Allons-nous récriminer?... Non, sans doute. La France a bien gagné ces récréations. Mais, tout de même, il est troublant de comparer l'attitude des vaincus et celle des vainqueurs, au lendemain de la dernière bataille. Toute la presse allemande n'a qu'un mot d'ordre : « Travaillons ! » Notre adversaire, le dernier abus tiré, s'est rue au labeur, sans prendre le temps de pleurer sa défaite. Il peine, il organise, il produit avec une sorte de rage. Or, son territoire est intact et le nôtre est mutilé. Nous avons, plus encore que lui, besoin de nous mettre au travail et de produire autre chose que des confetti et des drapeaux. Y songeons-nous? Personne ne nous crie : « Travaillons ! » avec une énergie suffisante et nos journaux ne sont remplis que de programmes de fêtes. La pente est glissante. Saurons-nous nous arracher aux délices du triomphe? Et nous déciderons-nous bientôt à organiser, dans la France victorieuse, autre chose que des retraites aux flambeaux?...

LE SEMAINE.

LE CONGRES DE LA PAIX DANS LA GALERIE DES GLACES DU CHATEAU DE VERSAILLES



La grille d'honneur de Versailles

VINGT-HUIT JUIN MIL-NEUF-CENT-DIX-NEUF

LA SIGNATURE DU TRAITÉ DE PAIX

Dans sa simplicité et sa sévérité volontaires la signature du Traité de Paix fut très émouvante et eut de la grandeur.

Emotion résultant surtout du sentiment dont haletaient nos cœurs. Grandeur qui tenait bien plus à l'importance du fait historique en train de s'accomplir qu'à l'éclat de la mise en scène et à l'ingéniosité de l'organisation.

Pour célébrer la purification de la Galerie des Glaces on n'a pas, il est vrai, trouvé grand'chose de saisissant et de neuf. Mais voilà quarante-huit ans que l'âme française attendait cette illumination, voilà cinq années que, dans l'angoisse, la souffrance et le deuil, nous méritions un tel jour. C'est pourquoi, au moment où la délivrance — pour laquelle nous avons tant saigné — fut pour ainsi dire matérialisée par l'échange solennel des signatures, nous avons vécu

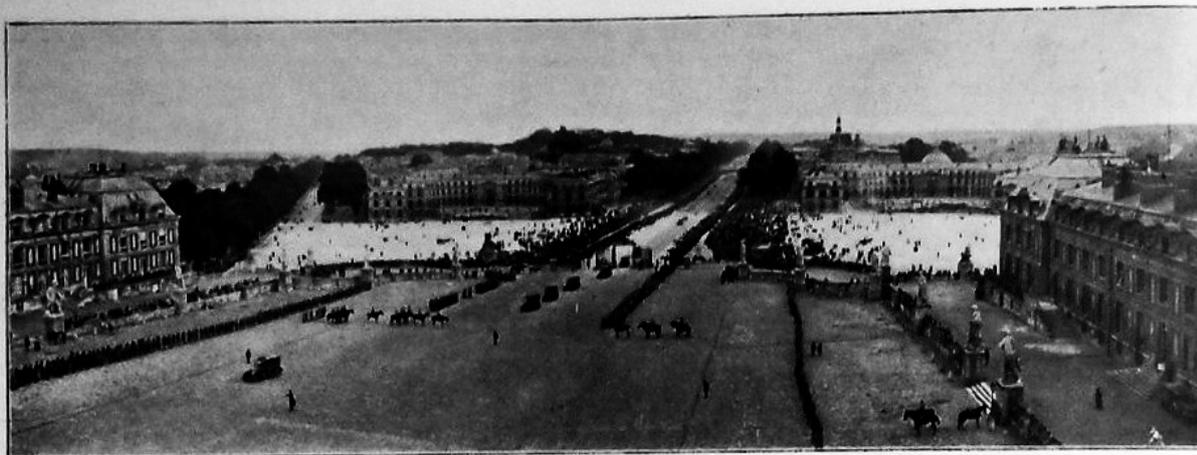
une heure incomparable de soulagement et d'allégresse, nous avons eu une impression de vivifiante beauté.

Recherchant à cette minute le contact des êtres avec lesquels on a passé toute la guerre en communion d'espérance, éprouvant une douceur fraternelle à mêler notre émotion à la leur — il y a des hommes qu'on eût été malheureux de ne pas voir en cette journée — nous sommes sortis du château de Versailles, le cœur allégé, avec le sentiment de notre liberté et de notre dignité reconquises.

Cela seul a de l'importance. Toutes les mesquineries s'effacent. La France est sauvée. L'Alsace et la Lorraine sont revenues à la Patrie. Nous n'avons plus le gantelet de fer de la Germanie sur la nuque. Notre peuple travaillera désormais sans le poids de la botte prussienne. Comment ne pas trouver belle et grande la cérémonie qui met le sceau à cette libération?

★★

Le temps d'ailleurs lui fut propice. Après tant de journées pluvieuses ou maussades, un radieux après-midi de soleil. La veille il faisait triste et froid.



La Place d'Armes et l'avenue de Paris vues du château, avec les haies d'honneur sur le passage des automobiles des plénipotentiaires.

Le lendemain fut un dimanche de grisaille. Ce glorieux samedi du 28 juin 1919, tiède et resplendissant, surtout vers le soir, eut vraiment l'atmosphère qui convient à un jour de bonheur national. Pour l'avenir le compte rendu n'en serait pas complet si l'on n'évoquait point la grâce fine et joyeuse de ce rayonnement printanier, le bleu limpide de ce ciel d'apothéose, la délicatesse de cette jolie lumière de l'Île-de-France qui baignait le plus majestueux décor de la vieille France, qui éclairait la plus grande scène de la France moderne. Joli ciel tendre, joyeux, pimpant, nuancé, adorable lumière d'un pays où le goût de la clarté s'allie aux charmes du rêve, les Français, ayant le goût des beaux éclairages sur de nobles décors et d'émouvants spectacles, garderont toujours au cœur le souvenir de votre splendeur triomphale qui est venue si heureusement en aide au protocole!

Mais il faut savoir rendre justice aux hommes quand ils ont conçu et réalisé quelque chose de beau. Après l'enchantement de la lumière et du ciel, ce qui mérite d'être noté comme l'un des caractères essentiels de la cérémonie c'est la superbe ordonnance des troupes qui, tout le long de l'avenue de Paris et dans la cour d'honneur, faisaient une double haie montante jusqu'aux murs du château.

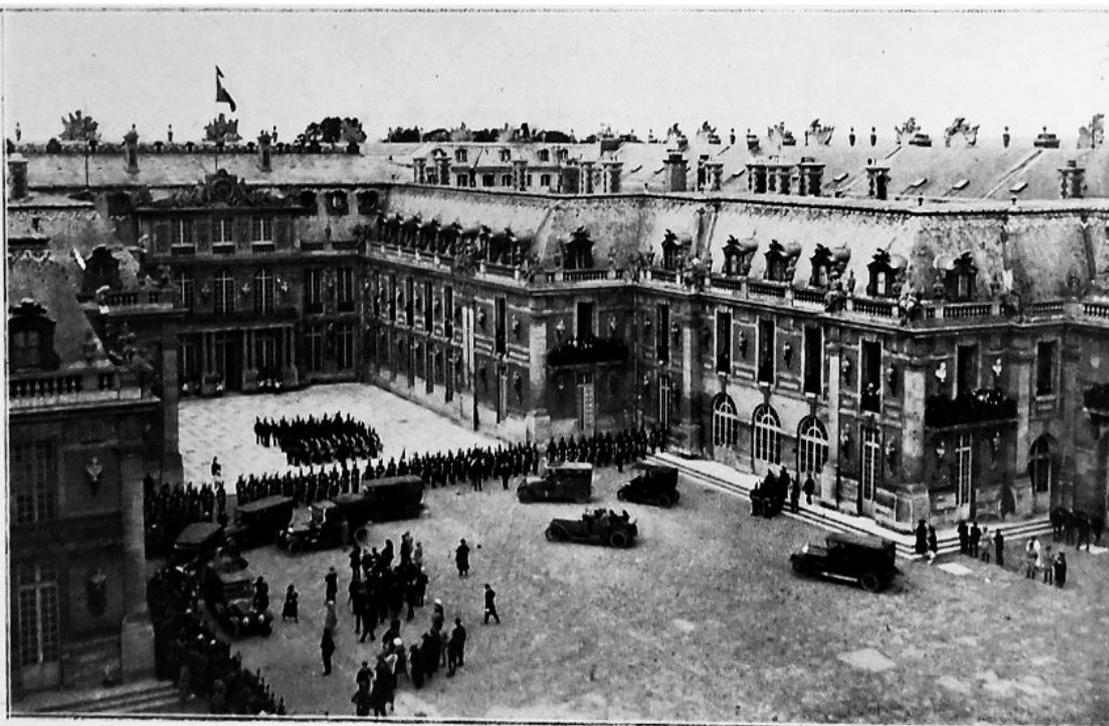
Que l'on arrivât en automobile par la grand'route ou plus simplement par les rues intérieures débouchant de la gare, quelle impression lorsqu'on apercevait, en haut de l'avenue, se dressant dans son harmonieuse majesté, sous un ciel de fête, le palais tout peuplé et bourdonnant d'histoire de France, au milieu

de cette immobile mer bleu horizon des grands soldats français qui viennent de sauver la France!

Dragons aux flammes frissonnantes sous la brise légère, fantassins heureux de participer à ce service de gloire après avoir glorieusement été à la peine et au péril, ils allongent vers le château, ils étendent vers ses ailes une immense nappe de ce bleu délicat qui, en grande masse, a tant de douceur et qui, pour l'avenir comme pour notre gratitude, est la couleur dont toujours on verra leur héroïsme revêtu.

Par-dessus les drapeaux des régiments et les flammes des lances, par-dessus les silhouettes des cavaliers, les lignes montantes et immobiles des soldats qui préservèrent la beauté française en même temps que la patrie, le château, ce magnifique chef-d'œuvre d'harmonie, d'équilibre, de proportions, de goût et de mesure dans la splendeur décorative, qui caractérisent les belles ordonnances de l'esprit français. Honneur à l'autorité militaire qui a conçu ce prélude et réalisé ce symbole! En ce jour de triomphe que nous devons à nos soldats et à leurs chefs, nous avons, grâce à cet heureux dispositif, eu la vision saisissante de tout ce qu'ils ont sauvé.

Et, la grille du château franchie, jusqu'à la Cour de Marbre, quelle prodigieuse, quelle splendide garde d'honneur! Français, si vous avez le souvenir des services rendus, citoyens des Nations alliées, si vous avez le culte de l'hé-



Arrivée des automobiles des plénipotentiaires devant le perron qui conduit au Vestibule de Marbre.

Photographies Queste.

roïsme, chapeau bas! Et des regards d'admiration et de tendresse, avec des paroles amies! Et vous, femmes, vos plus reconnaissants sourires!

Sabre au poing, sous la bourguignotte des jours de combats, autour du drapeau de la Légion étrangère pavoisé de toutes les décorations et de toutes les fourragères, alignés sur deux rangs, cinq cents jeunes officiers, vétérans glorieux de la grande guerre. Tous sont au moins chevaliers de la Légion d'honneur et décorés de la Croix de guerre avec deux, trois, quatre, six palmes s'allongeant au milieu d'une constellation d'étoiles.

Les marsouins s'alignent à côté des chasseurs. Les zouaves et les tirailleurs continuent les rangées de biffins, de erapouillots (dont on a raison de ne jamais oublier le courage), d'artilleurs, de cavaliers. On les regarde. On les salue avec émotion et amitié. On voudrait leur parler. Quelquefois on l'ose, comme en s'excusant de défilé, bras ballants, nous qui n'avons rien fait, devant ces héros. Une stupide timidité nous empêche de leur crier à chaque pas « merci ». Que du moins ils lisent dans nos regards cette envie de leur dire notre gratitude.

Dans cette magnifique légion, il y a des capitaines de vingt-cinq ans et des lieutenants qui étaient encore des enfants au début de la guerre. Leurs visages résolus sont charmants de jeunesse alors que leurs cicatrices et leurs chevrons de blessure attestent les longs services de guerre et les flots de sang versés. L'un a été amputé et c'est du bras gauche qu'il tient son sabre. Ceux-ci ont perdu un œil et celui-là a la joue profondément labourée. Mais, malgré les balafres, quels beaux et clairs visages de France! Et quelles fières attitudes!

En présence de la foule qui passe, ils ont, ces soldats devenus des chefs par leur bravoure, leur clairvoyance et leur sang-froid, le sentiment de ce qu'ils représentent aux yeux de tous. Dans une ardente communion de pensée avec eux, notre reconnaissance aperçoit derrière leur double file glorieuse les milliers d'hommes courageux, les survivants et les morts, que leur vaillance conduisit



Arrivée de la délégation des Indes.



Arrivée du général Maunoury, le vainqueur de l'Ourcq, aveugle de la guerre, guidé par le général Alby, chef d'état-major général.

aux assauts. Aujourd'hui comme hier, ils se sentent et nous les sentons, les défenseurs de la patrie, les gardiens de l'avenir.

Et nous voici dans la Galerie des Glaces où l'acte doit s'accomplir. Par les vastes et nombreuses fenêtres le beau paysage lumineux du parc se reflète dans les miroirs du mur opposé. Autour des plafonds de Le Brun, dont les majestueuses évocations des hauts faits du règne de Louis XIV se lisent très distinctement sous une telle lumière, les ornements d'or qui les encadrent ont une splendeur assourdie. Et au-dessus de l'encombrante table en fer à cheval, tout à fait inutile en un tel jour et dont on n'a pas su se passer, les guirlandes et les trophées des entablements fulgurent. Les marbres déliatement teints dont les murs sont revêtus mettent dans cette magnificence des tons fins de rose, de bleu et de gris. Incomparable décor pour de la grande histoire et où tout un long passé d'histoire vit pour nos cœurs français.

C'est ce que, en 1871, ont bien compris les Allemands, soucieux d'inaugurer leur passage grandeur — qu'ils croyaient et voulaient définitive — dans le souvenir de la nôtre.

Tandis que la presse internationale s'entasse sur des banquettes trop étroites, que les redingotes des membres de la Conférence et des innombrables secrétaires vont et viennent autour des tables, nous reconstituons avec douleur — mais aussi avec fierté puisque le crépe à notre blason national va aujourd'hui disparaître — le pacte théâtral, tumultueux et guerrier qui, dans le tintamarre des « hoch! » enthousiastes et des fourreaux de sabre sonnant contre les éperons des reîtres vainqueurs, fit l'orgueilleuse et menaçante unité allemande.

Notre imagination reconstitue, à la place où il fut dressé pour notre sacrifice, l'autel rehaussé de la croix de fer où, un peu étonné et inquiet des gestes dont son diabolique chancelier tirait les ficelles, le roi de Prusse, harangué par un chapelain, prononça son serment.

Là grimaçait le visage de vieille femme hargneuse qu'avait de Moltke. Ici, taciturne et ravagé, se tenait Roon. Les favoris de Guillaume I^{er} se reflétaient dans telle glace et dans celle-ci. Voilà, formidable et gigantesque dans l'apparat de son uniforme de cuirassier blanc, von Bismarck, glorieux de son triomphe et toujours sauvagement ricanneur sous sa grosse moustache et la broussaille de ses épais sourcils. Au premier rang, le roi de Bavière qui, avec une docilité frémissante, se résigne au servage. Nous entendons le duc de Bade qui offre le pavois au dominateur prussien et l'acclamation de triomphe et les gros rires de la horde en liesse, prête à la curée, avide de butin. A la clameur de joie se mêle le grondement du canon qui, un peu plus loin, ensanglante et martyrise Paris, la ville exécrée.

Spectres qui sont encore là, dans cette Galerie des Glaces, et dont il faut exorciser le Château de Versailles! Il faut que, au delà du Rhin, leurs statues arrogantes, dressées dans toutes les villes d'Allemagne et parmi les attributs desquelles le drapeau français est invariablement humilié sous la griffe du lion allemand, deviennent autant de spectres pour l'Allemagne féroce, barbare, ivre de rapine et de domination, expiant son vertige sanguinaire.

Nous ne savons si tous les plénipotentiaires songent à reconstituer comme nous-mêmes ce douloureux drame, — d'où pourtant résultent toutes les misères, tous les sacrifices et toutes les ruines de ces cinq dernières années. Mais ce dont nous sommes sûrs, c'est que M. Clemenceau et tous les Français qui sont là ont, à cette minute même, la hantise de cette page atroce que tout à l'heure on va déchirer.

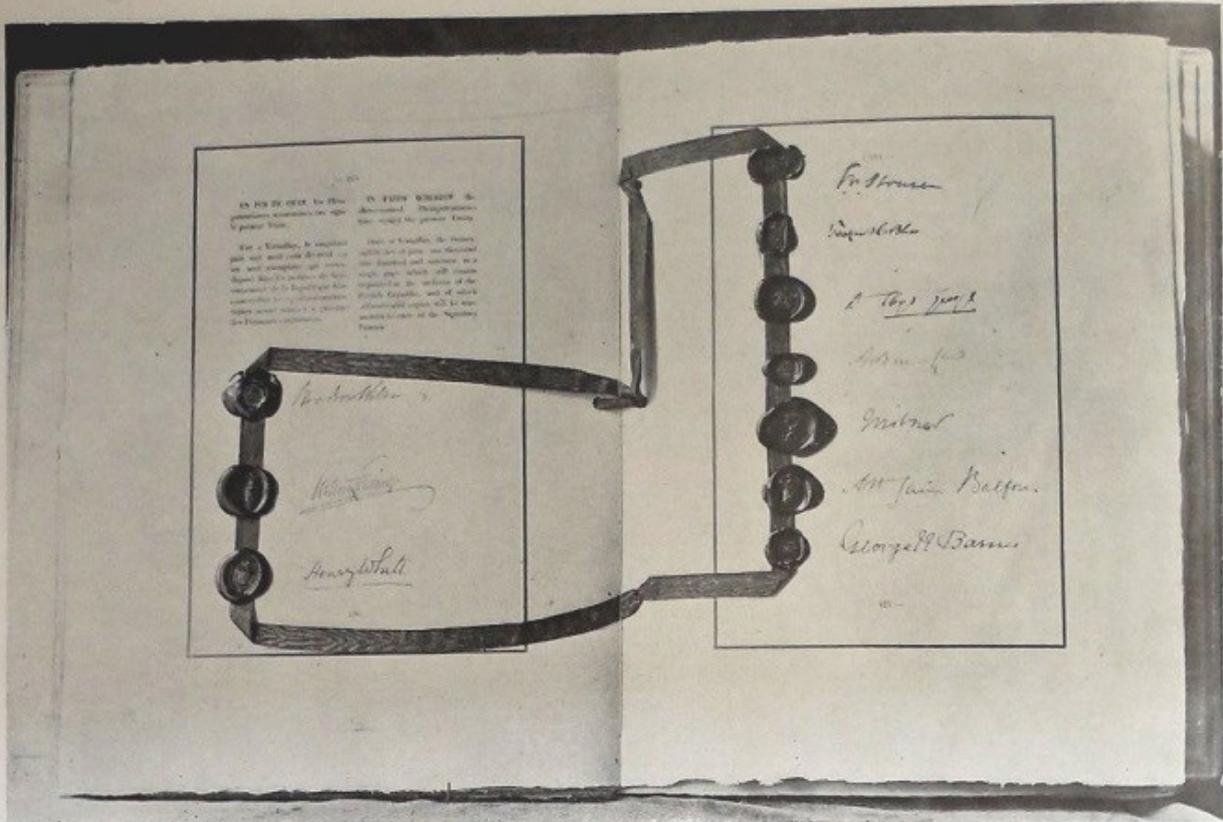
Le voici, Clemenceau. En redingote noire, ganté de gris comme d'habitude, il a sa simplicité et sa bonhomie coutumières, ce calme merveilleux qu'on ne lui a pas toujours connu jadis, mais que le sentiment de l'œuvre de salut à accomplir lui a donné depuis que, dans le péril, il a pris la barre en main. Son œil noir sourit. Son visage s'anime de malice ou de bonne humeur. Quel trait ironique vient-il de décocher? Il s'avance. Les visages s'éclaircissent à son approche. Les mains se tendent vers lui.

A peine en a-t-il serré quelques-unes que, apercevant soudain, assis dans les embrasures des fenêtres, des blessés et des mutilés de la Guerre — les plus chers et les plus indispensables des invités à la signature de la Paix conquise

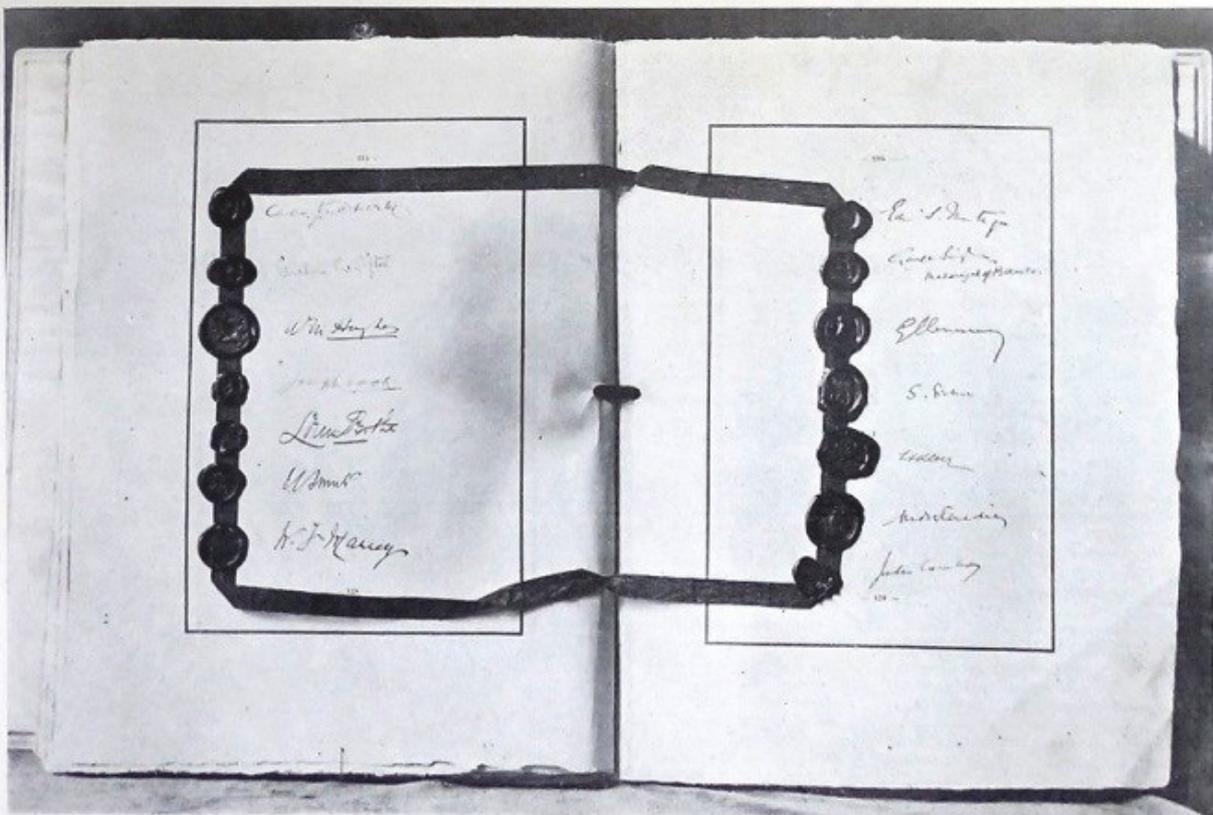


Un groupe pittoresque des invités attendant au Parterre d'eau la fin de la cérémonie.

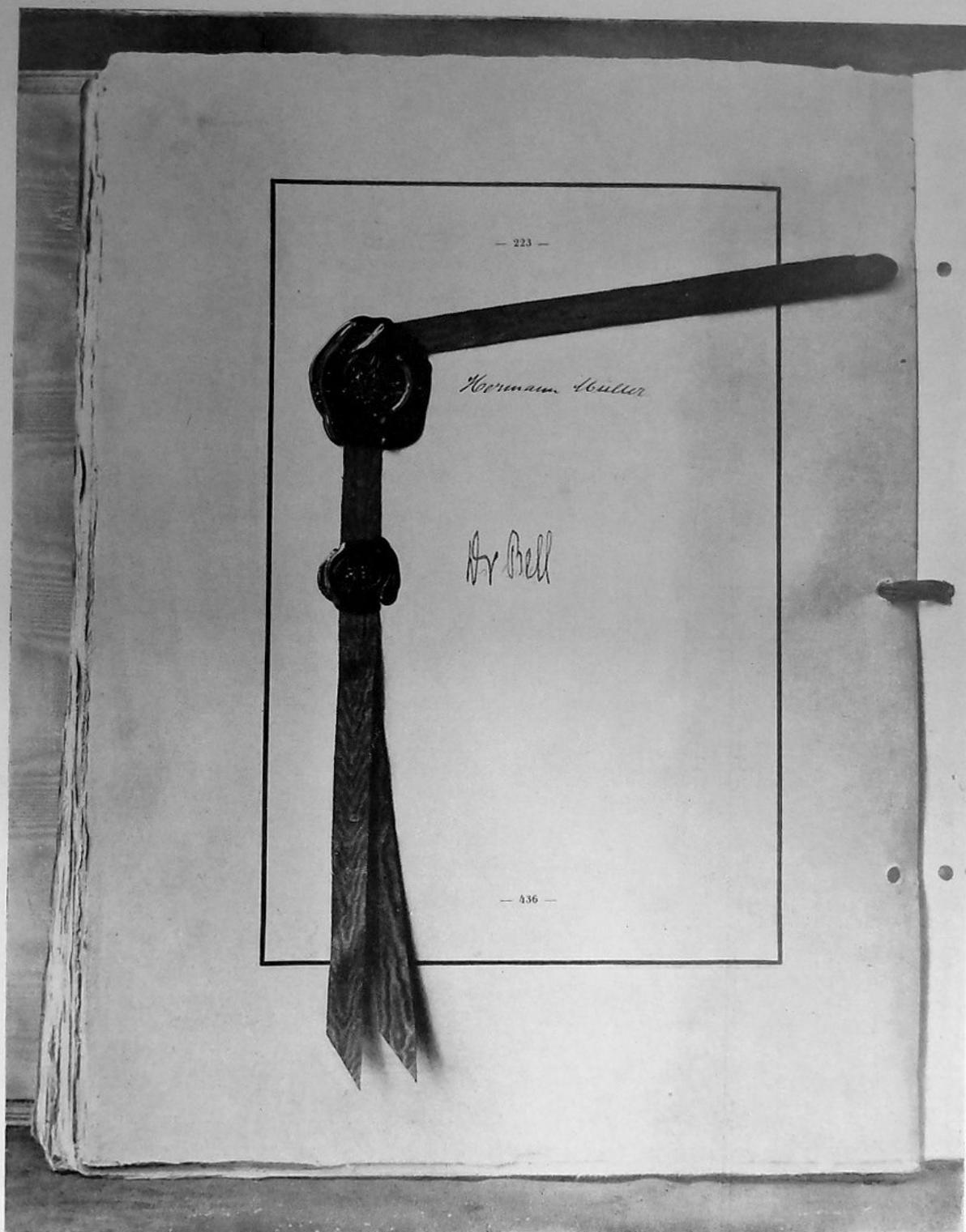
L'ILLUSTRATION – 5 juillet 1919



Les dernières lignes du Traité de Paix et les deux premières pages de signatures : celles des délégués américains (Woodrow Wilson, Robert Lansing, Henry White, E. M. House, Tasker A. Bliss) et des délégués britanniques (D. Lloyd George, A. Bonar Law, Milner, Arth. James Balfour, George N. Barnes).



Signatures des délégués canadiens (Ch. Joseph Doherty, A. L. Sifton), australiens (W. M. Hughes, Joseph Cook), sud-africains (Louis Botha, J. C. Smuts), néo-zélandais (W. F. Massey), indiens (Lt. S. Montei, Ganga Singh), et de la délégation française (G. Clemenceau, S. Pichon, L.-L. Klotz, André Tardieu, Jules Cambon).



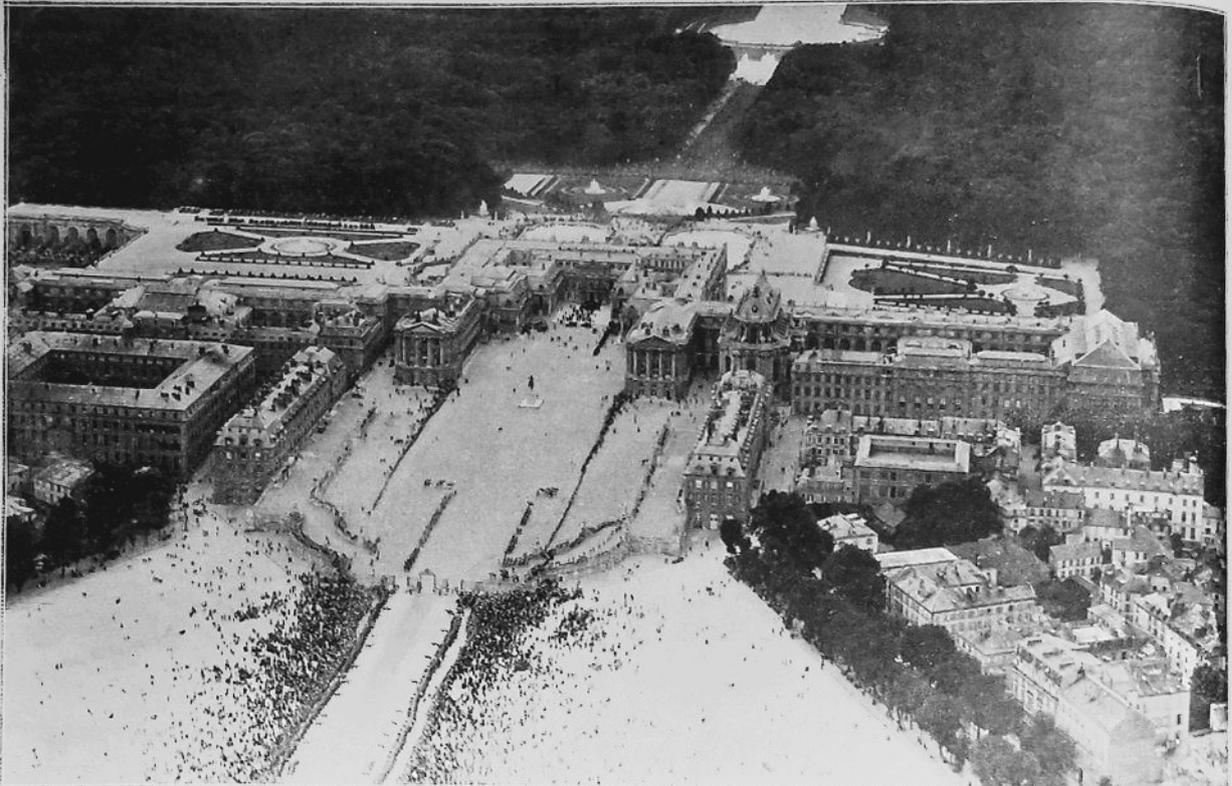
La dernière page du Traité de Paix portant les signatures et les sceaux des deux délégués allemands.
Photographie faite au ministère des Affaires étrangères, le lendemain de la signature.

par leur héroïsme et leur victoire — que, cheminant le long des tables, il s'empresse d'aller les saluer. Pour causer avec eux, il retrouve ce ton de familiarité joviale et paternelle qui les enchantait lorsque, sous les obus, à la veille des attaques, il allait les voir dans les premières lignes.

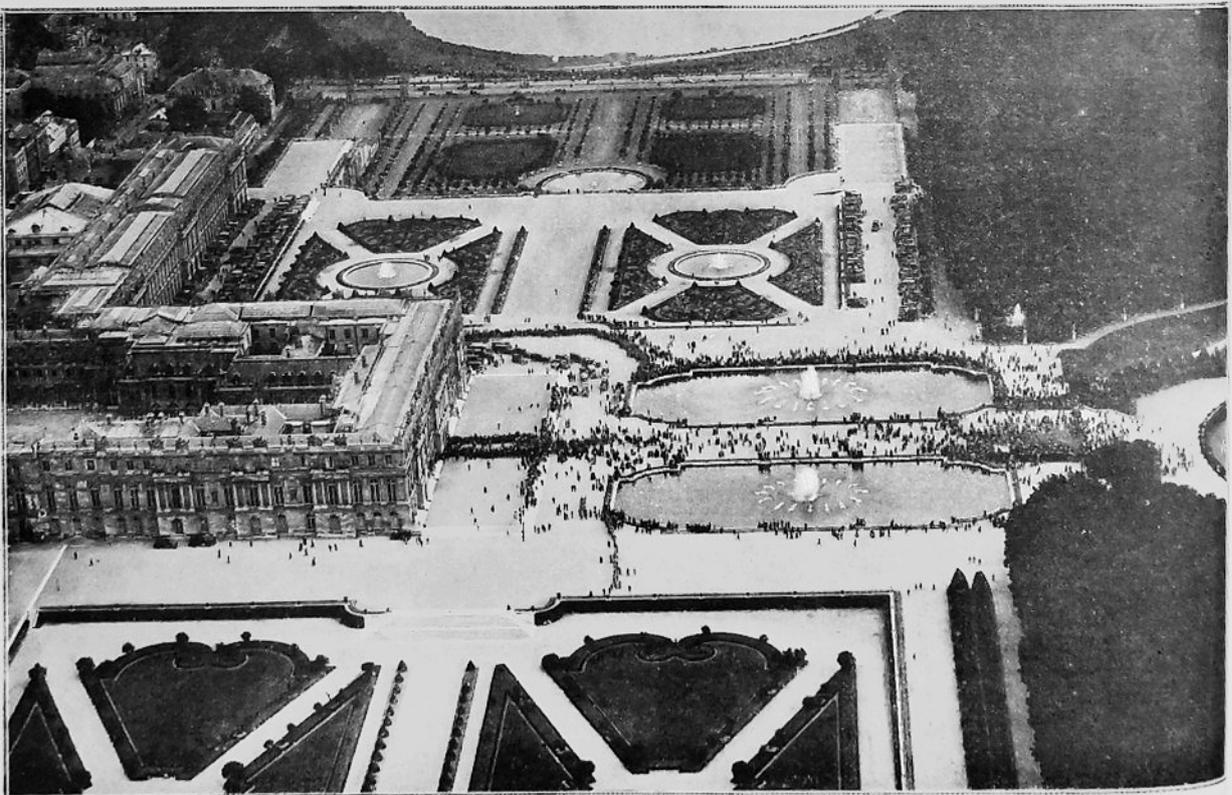
— *Vous avez beaucoup souffert. Mais voici votre récompense !* leur dit-il affectueusement en leur montrant le traité de Paix qui, alourdi déjà des cires où furent apposés les cachets de tous les plénipotentiaires de la Conférence, attend sur une petite table isolée, chef-d'œuvre de l'art français du dix-huitième siècle, la signature des délégués et surtout celle des délégués allemands.

Heureux de les voir là, de se sentir au milieu d'eux et de leur avoir porté son hommage, il revient s'asseoir entre M. Wilson, toujours d'une souriante sérénité, et M. Lloyd George, au fin regard gris prudent et égayé d'humour. Voici, derrière la vitre du lorgnon, le malicieux regard de M. Jules Cambon en coquetterie avec la finesse de l'œil mobile de M. Venizelos. Deux sourires de qualité ! Voici l'Extrême-Orient attentif et plein de réticence, et les diplomates de l'Orient qui s'observent, l'Italie d'une gravité et d'une dignité silencieuses, la Belgique fièrement représentée par M. Paul Hymans, d'une distinction si jeune sous ses cheveux blancs, par M. Van den Heuvel, diplomate

10 – L'ILLUSTRATION



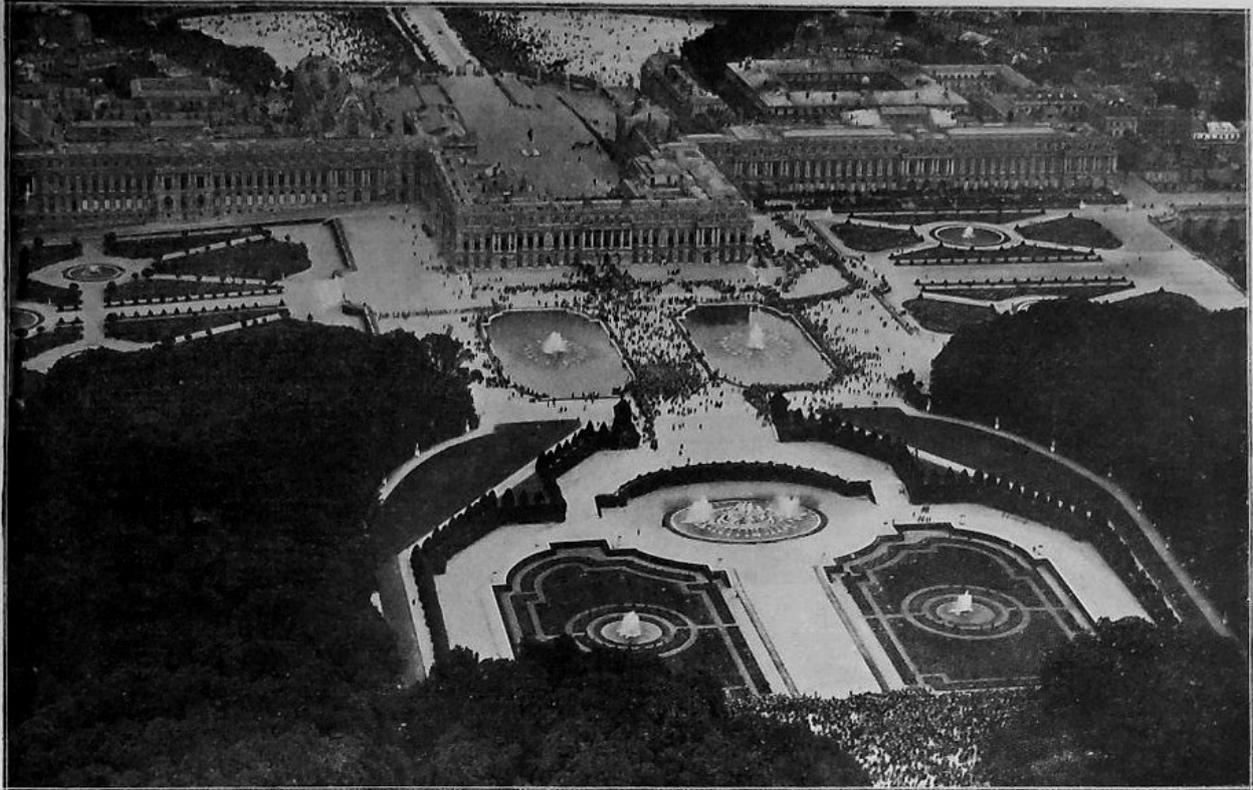
La Place d'Armes, la Grille et la Cour d'honneur et, en renforcement, la Cour de Marbre, à la fin de la cérémonie.



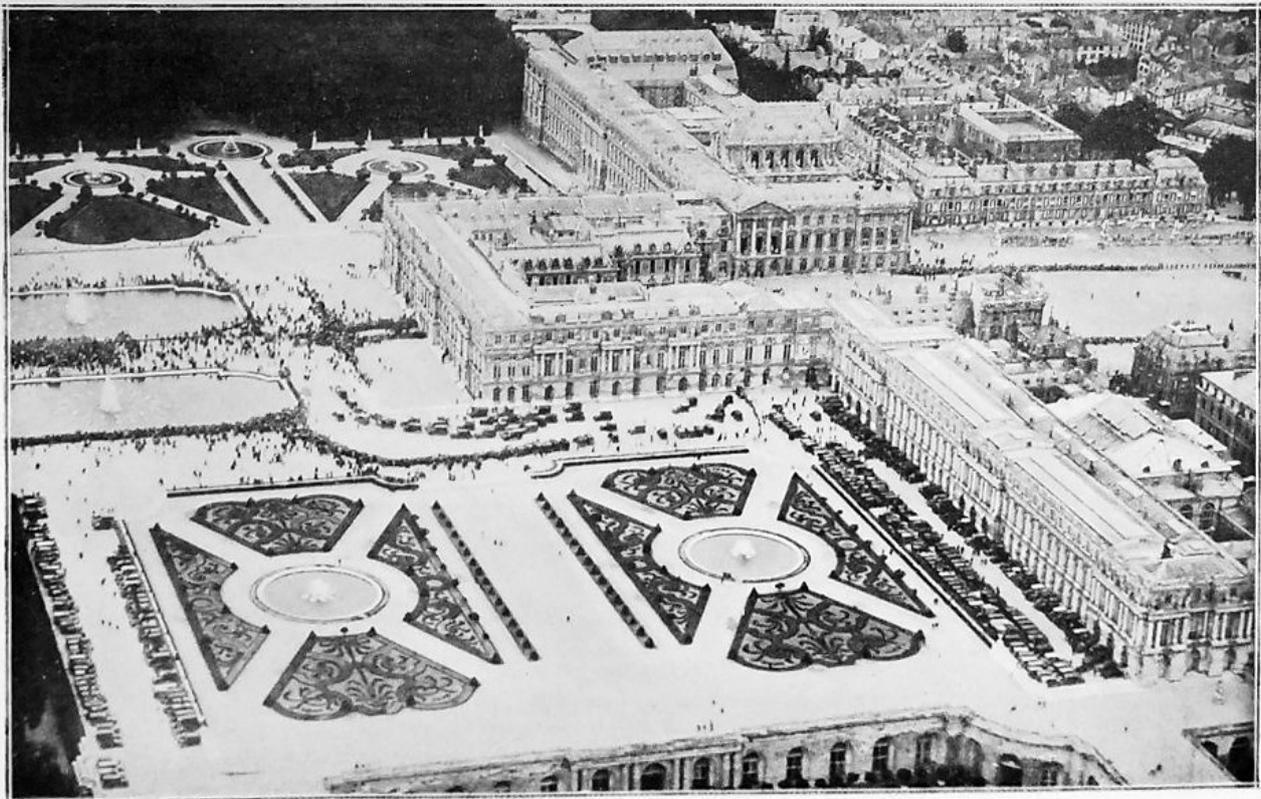
Sortie des plénipotentiaires après la signature : à droite, au milieu d'un groupe compact, M. Wilson descend les Marches de Latone.

AU-DESSUS DE LA SIGNATURE. — Comment la cérémonie de Versailles

Photographies prises spécialement pour L'Illustration

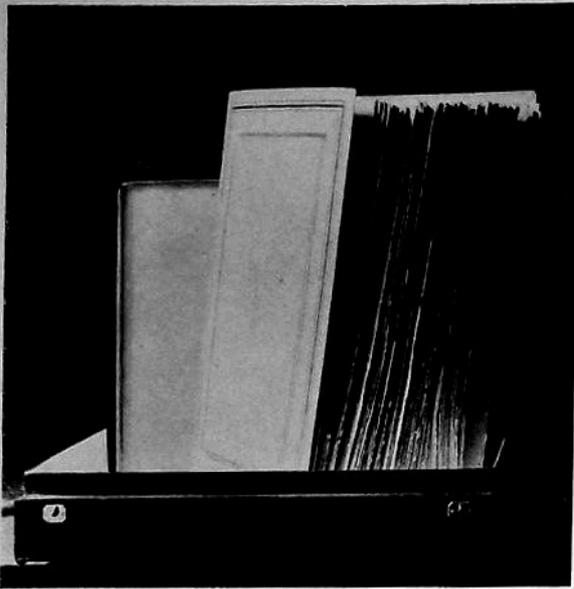


Après la signature : les plénipotentiaires sortent du château et se mêlent à la foule des invités autour des Parterres d'eau.



L'Orangerie et les Parterres du Midi, avec les automobiles des plénipotentiaires, avant le départ
apparaissait aux aviateurs qui ont survolé le Château et le Parc.

par la Compagnie Aérienne Française. — Droits réservés.



Le Traité de Paix et son écrin

plein de prudence, et par M. Vandervelde à la longue barbe effilée, à la fougue oratoire toujours magistralement contenue.



Deux heures cinquante. Les plénipotentiaires se rapprochent de leur place. Les conversations peu à peu se ralentissent. Forain, Renouard et Georges Scott, en place pour prendre quelques rapides croquis des envoyés allemands, distraient leur attente en crayonnant d'illustres visages. On fait retirer les superbes soldats de la Garde, aux retroussis écarlates sur les culottes blanches, aux casques sommés du haut plumet rouge, qui étaient certes décoratifs mais qui empêchaient les représentants de la Presse d'apercevoir la cérémonie dont ils devaient rendre compte.

Très loin, à l'autre bout de la longue galerie, par-delà les redingotes diplo-

matiques, on aperçoit aux premiers rangs des invités quelques généraux glorieux dont le grand cordon de la Légion d'honneur barre l'uniforme bleu horizon. On regrette de ne voir ni le maréchal Joffre, le vainqueur de la Marne, ni le maréchal Foch, le vainqueur de la longue bataille de l'Ile-de-France, ni le maréchal Pétain, le sauveur de Verdun, ni le général Fayolle, dont en mai 1918 les armées barrèrent la route de Paris aux Allemands et plus tard les firent refluer vaincus, ni les autres généraux victorieux : Franchet d'Espérey, Maistre, Mangin, Gonraud, Humbert, Degoutte, Debeney, etc... Mais avec quelle satisfaction on reconnaît le général de Castelnau et le général Dubail, les vainqueurs des grandes batailles de Lorraine, le général Guillaumat, le général Berdoulat à côté duquel on eût été si heureux de saluer son illustre prédécesseur à la tête du 20^e corps, le général Balfourier; le général Alby, au bras de qui s'appuyait le vainqueur de l'Oureq, le général Mannonry, devant le visage martyrisé duquel chacun s'incline. Près d'eux, au milieu des dignitaires de l'Etat, M^{lle} Jeanne Déroulède représentant l'homme de foi, le chevalier qui, pendant plus de quarante années, incarnait l'espérance de la Patrie et la maintint au cœur des générations nouvelles. Ne fallait-il pas que le souvenir de Paul Déroulède fût présent en cette journée où s'effacent toutes les tristesses qu'il ne voulait pas oublier?

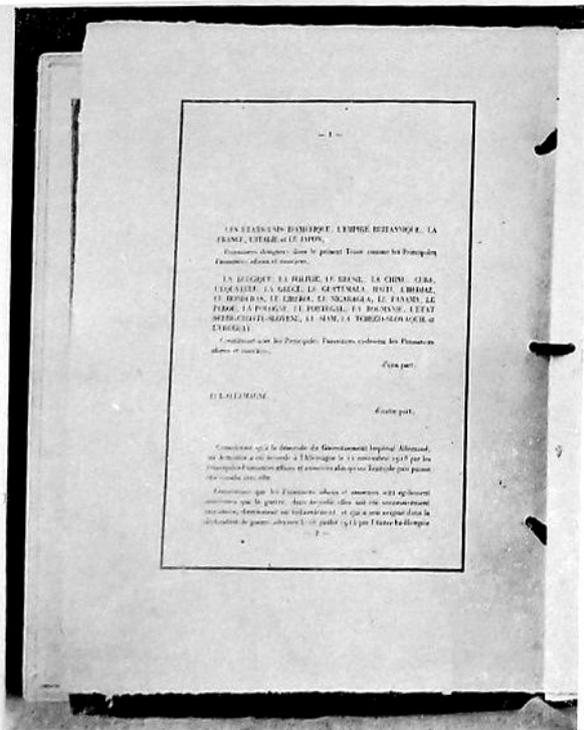
On attend. Et l'un des blessés auxquels M. Clemenceau avait affablement demandé s'ils désiraient quelque chose vient, la tête bandée, exprimer pour ses camarades et pour lui le désir d'avoir les signatures des principaux membres de la Conférence sur les programmes de la cérémonie si décorativement ornés par Bernard Naudin. Délicatesse et désintéressement qui rappellent l'émouvante anecdote rapportée par le général Balfourier dans sa conférence sur le soldat français. Un matin, au petit jour, le roi et la reine des Belges, visitant avec le général les tranchées de première ligne, la reine Elisabeth demande à un poilu rencontré près d'un créneau ce qu'elle pourrait faire pour lui être agréable. « Signer sur mon calepin ! » lui répond le fantassin hirsute et boneux en tirant de sa poche le portefeuille sali que l'on devine.

Et les voici tous, chef d'Etat et premiers ministres, qui, complaisamment, pour la satisfaction des poilus grâce auxquels la Paix fut possible, paraphent à tour de bras le souvenir de la journée glorieuse.



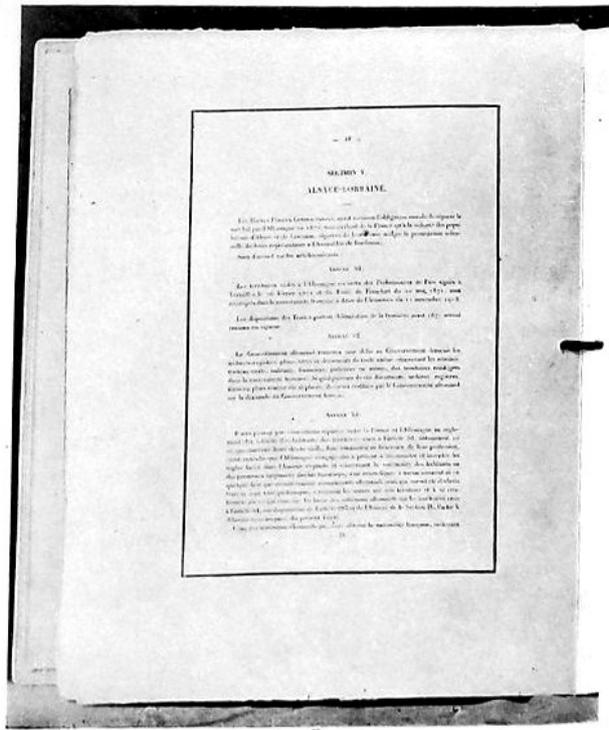
Mais l'heure s'avance. Tout à coup on annonce que les délégués allemands ont quitté leur hôtel, puis que leurs automobiles approchent du château. Dans la galerie tout à l'heure houleuse et parcille à une ruée en effervescence, l'immobilité s'établit soudain. Peu à peu le silence se fait. Plus un mot. Plus un geste. Plus un froissement de papier. Toutes les têtes se tournent vers la porte dans l'encadrement de laquelle, entre deux soldats de la Garde sombre au clair, le store orangé d'une fenêtre du salon contigu laisse transparaître une douce lumière. C'est sur ce fond coloré que tout à l'heure les silhouettes des plénipotentiaires ennemis vont surgir. On attend. Les secondes se succèdent. Les minutes passent. La respiration de chacun semble suspendue. C'est une émotion intense et grave que les organisateurs n'avaient certes pas prévue puisqu'elle résulte soit d'un léger retard, soit d'une annonce quelque peu hâtive de l'arrivée. Inoubliable moment, et plein de grandeur.

Immobilité, silencieux, recueilli, avec le grave sentiment de l'acte décisif qui va s'accomplir, le monde civilisé attend les coupables... Les voici.

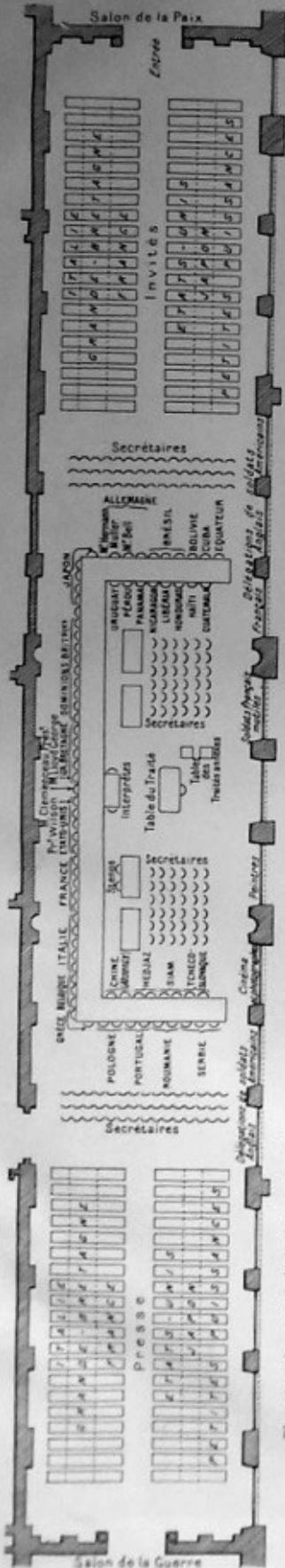


Fac-similé de la première page du Traité de Paix.

Le traité est imprimé en français sur les pages de gauche, en anglais sur les pages correspondantes de droite, non reproduites ici.



La page 38 : Section V — Alsace-Lorraine.



Plan et aménagement de la Galerie des Glaces pour la signature du Traité de Paix. — Le grand dessin et les croquis de Georges Saut ont été adaptés de sa plan, dans l'illustration de lecture réservée aux policiers.



Programme de la séance de la signature, en français et en anglais, avec un encadrement de Bernard Naudin.

Leurs silhouettes noires d'hommes en redingote tournent devant l'écran jaune et se découpent sur lui.

A la file indienne, d'un pas précipité, ils passent entre les deux hauts cavaliers enroulés et saisis au poing. En enlote courte, sa chaîne de service au cou, un huissier du ministère des Affaires étrangères les précède. Ils marchent du pas rapide dont les condamnés sont conduits au peloton d'exécution. Et leur allure paraît d'autant plus hâtive qu'elle contraste avec la grave immobilité des juges devant lesquels ils comparaissent.

Ils aperçoivent les sièges laissés libres pour eux et s'empressent d'y courir. Les deux plénipotentiaires sont accompagnés de trois assesseurs qui leur emboîtent le pas avec la même prestesse. Si pressés qu'ils soient de s'asseoir, à deux reprises ils s'inclinent devant les membres de la Conférence. Puis, quelque effort qu'ils fassent pour garder la pleine maîtrise d'eux-mêmes, ils roulent des yeux effarés. Nous les observons. Pour le plus ingrat des rôles quelles figures ingrates ! On les a choisis parmi les Allemands osseux, maigres, durs et volontaires. Ils sont l'un et l'autre du type de l'intellectuel à lunettes, aux yeux écarquillés de myopes, aux maxillaires saillants.

L'un, le ministre des Affaires étrangères, est cet Hermann Müller qui, hypoците et bon serviteur sozialdemokrat du gouvernement de Guillaume II avant de recueillir son héritage et ses traditions politiques, vint, le 30 juillet 1914, duper nos trop confiants socialistes et leur jouer la comédie de l'irréductible pacifisme. Il a le front haut et luyant sous une brosse de cheveux qui s'argentent. Son regard aigu vacille dans le large cercle du lorgnon. Il est anguleux et blême. Sous le crin des petites moustaches taillées et rognées, la bouche se crispe mauvaise. Ce grand rôle de la Sozialdemokratie, hissé au pouvoir par la Révolution, a la mise élégante et correcte d'un diplomate de carrière.

D'aspect légèrement plus bonasse derrière son lorgnon à large monture d'écaïlle, avec un peu plus de chair autour de son ossature encore très apparente, le bourgeois « centriste » Bell, ministre d'on ne sait déjà plus quoi, a l'air tout aussi effaré, médiant et hargneux. Et il est de tenue beaucoup moins soignée. Parmi les trois acolytes, de même style, se distingue un rouquin efflanqué, aux oreilles décollées, au col excessif, qui est d'un effet assez comique.

Tous jettent autour d'eux des regards craintifs. Comme elle doit être impressionnante pour eux cette comparaison de coupables vaincus, traînés devant le Tribunal du Monde civilisé et libre, pour acquiescer au juste châtiement de leurs crimes !

Elle l'est même pour nous. Situation terrible ! On serait presque tenté de prendre en pitié ces hommes à figure livide qui, pour sauver leur pays de la famine et de l'émeute, se sont résignés à ce rôle de parias. Mais quoi ! le docteur Bell, cet homme du Centre, n'a cessé d'approuver avec

enthousiasme les pires infamies, les crimes les plus déshonorants. Et cet Hermann Müller qui, avec son col trop haut autour de sa maigreur, semble vêtu d'un « laissé pour compte » de quelque diplomate pangermaniste, n'a cessé de faire sa partie dans l'orchestre de Guillaume. Ils sont l'un et l'autre les représentants de groupes politiques qui, pas plus que les autres, n'ont eu pitié des vieillards, des femmes, des enfants, des blessés, des malades, qui n'ont feint de s'amadouer qu'après l'effondrement.

Et puis ce n'est pas seulement devant les plénipotentiaires des pays alliés qu'ils comparaissent. Dix millions de morts, de l'extermination desquels ils sont, comme les autres Allemands, les complices responsables, sont là qui les jugent. Notre imagination endolorie les voit, sent leur présence mystérieuse et sévère autour de nous. Notre pensée va aussi aux familles en larmes, aux orphelins dans la détresse, aux ruines accumulées. Et les enfants dont il nous faut préserver le travail



Un souvenir de Versailles : programme signé au verso par sept des plénipotentiaires ; le président Woodrow Wilson a signé deux fois.



LE CONGRÈS DE LA PAIX DANS LA GALERIE
M. Clemenceau, président, debout entre MM. Wilson et Lloyd George, des
DES G



ALER DES GLACES DU CHATEAU DE VERSAILLES
séance ouverte et invite les plénipotentiaires allemands à venir donner leur signature.
E. SCOTT.

pacifique! Plus encore pour l'avenir qu'à cause du passé nous avons le devoir d'être durs. Donc regardons sans sourcilier les coupables représentants d'un peuple coupable.

A peine s'est-on habitué à leur présence que voici Clemenceau debout pour les quatre phrases indispensables. Calme, digne, très modéré de ton, il les prononce de sa voix coupante, avec une énergie contenue qui pourtant met en relief les mots essentiels.

« La séance est ouverte, dit-il simplement. Sur les conditions du traité de paix entre les puissances alliées et associées et l'empire allemand, l'accord a été fait, le texte est rédigé.

« Le président de la Conférence a certifié par écrit que le texte qui va être signé est conforme au texte des deux cents exemplaires qui ont été remis à MM. les délégués allemands. Les signatures vont être données. Elles caudront un engagement irrévocable que seront exécutées LOYALEMENT et FIDÈLEMENT, DANS LEUR INTÉGRALITÉ, toutes les conditions qui ont été fixées.

« Dans ces conditions, j'ai l'honneur d'inviter les plénipotentiaires allemands à vouloir bien venir donner leur signature. »

Au passage où il est parlé d'une exécution loyale, intégrale et fidèle du traité de paix, les plénipotentiaires allemands ont murmuré à mi-voix un « ya » de promesse et incliné avec résolution la tête en signe d'assentiment. Engagement solennel devant le monde civilisé que tous les membres des diverses délégations ont enregistré. Il est pris dans un silence que la parfaite immobilité de l'assistance en ces quelques minutes rend plus impressionnant encore.

Puis, sur un appel de M. Dutasta, secrétaire général de la Conférence, les délégués allemands, guidés par lui et par M. William Martin, directeur du Protocole, se dirigent vers la table Louis XV pour inscrire leur signature sur le traité. Suivis de leurs trois assesseurs non moins osseux et vêtus de noir, M. Hermann Müller et le docteur Bell défilent devant les invités, les secrétaires, certains membres de la Conférence, les poilus blessés dont on entend l'un d'eux murmurer avec émotion : « Mon vieux, c'est pas ordinaire ! » et, ce qui est grave pour nos deux Excellences du Reich, sous les regards de Renouard et de Forain, terribles hommes qui savent observer.

En arrivant à la hauteur de M. Clemenceau, ils le saluent. Tandis que, assis pour signer, ils s'y appliquent de leur mieux, les esecruffes de leur escorte semblent gênés de leur inutile présence. Plus particulièrement le long rouquin aux oreilles décollées, à la dansante et volumineuse pomme d'Adam, paraît ne savoir où se mettre.

Il est exactement 3 h. 12.

Tandis que, par la plume des signataires, l'Allemagne se résigne aux restitutions, aux réparations et aux garanties indispensables — que n'avons-nous pu la courber devant toutes celles qui étaient non moins justes et non moins nécessaires à la paix du monde! — nous pensons à nos seize cent mille morts, à nos quatre cent mille mutilés, à nos villes et à nos bourgs détruits, à notre industrie saignée, à nos dix départements en ruines, aux vieux parents, aux femmes et aux enfants qui pleurent. Et, en voyant l'air d'impassible inflexibilité de Clemenceau qui regarde l'Allemagne vaincue se soumettre à la justice, nous nous disons que, lui aussi, sent derrière lui tous ces morts, tous ces mutilés, tous ces endoloris, tous ces amas de ruines.

Le sacrifice accompli, les délégués allemands se sont en vitesse réfugiés à leur place. Maintenant, c'est la délégation des Etats-Unis qui, par l'autre côté de la galerie, se dirige vers la table de la signature. Derrière M. Wilson, qui a la même gravité sereine que pour un acte religieux, le haut M. White à la tête argentée, le fin colonel House et le général Bliss. Puis, voici les Britanniques, M. Lloyd George au sourire sardonique sous sa courte moustache, au regard clair, jovial et malicieux, M. Balfour avec le dessin rond de son visage rose, le sec et carré Lord Milner aux oreilles obliquement plantées, le fin et plaideur M. Barnes, ministre travailliste du Travail, puis les ministres des Dominions, dont les physionomies énergiques, rudes ou fines, nous sont devenues familières.

Pendant que s'effectue ce va-et-vient rapide, les deux délégués allemands échangent à mots brefs leurs impressions, se nomment l'un à l'autre les plénipotentiaires qu'ils reconnaissent. Lorsque la délégation française se lève, sans dire un mot ils ne quittent plus Clemenceau des yeux.

Il marche simplement, avec calme, avec l'air de résolution d'un homme sachant bien, sachant trop que nous ne sommes pas au bout de l'effort nécessaire.

Il apparaît immédiatement suivi, aux yeux de tout le monde, de M. Stephen Pichon, de M. Klotz, de M. Jules Cambon, de M. André Tardieu. Mais nous sommes quelques-uns à sentir que, entre ses ministres et lui, il y a l'invisible présence de ses nobles camarades de l'Assemblée nationale qui, avec lui, signèrent la protestation de fidélité à l'Alsace et à la Lorraine et firent le serment de toujours revendiquer leur retour à la mère patrie.

Au moment où, debout devant la table et ne laissant rien voir de son émotion, il appose d'une main ferme sa signature sur le traité, on peut être sûr qu'il a perçu autour de lui, derrière lui, cette cohorte de bons Français qui, seul survivant d'entre eux et fier d'être là pour tenir la promesse de tous, il a pour chacun d'eux signé de son seul nom.

Cependant qu'il regagne sa place après ce grand acte de libération — pourtant moins réparateur que certes M. Clemenceau ne l'a souhaité et voulu — nous nous rappelons, comme certainement notre grand premier ministre se le dit à lui-même, les sages paroles prononcées la veille par M. Raymond Poincaré, chef d'Etat clairvoyant et ferme dont l'inébranlable foi en la victoire fut un des éléments de cette victoire : « La véritable paix ne sortira que d'une création continue, et cette création continue devra surtout être l'œuvre collective des peuples alliés et associés. Ce qui est écrit, ce qui va être signé ne serait encore que peu de chose si nous ne réussissions pas à le vivifier constamment par l'esprit de concorde qui a présidé à la rédaction. Il faut qu'après nous avoir fait gagner la guerre, l'harmonie des cœurs et la convergence des volontés nous fassent gagner et garder la paix. »

Et, en méditant ces paroles, nous nous disons combien, lui aussi, pour ceux qui savent et se souviennent, il est dans leur cœur présent à cette cérémonie.

ce Président de la République vigilant, bien informé, résolu, dont M. Clemenceau a pu justement dire avec sa pittoresque verve : « Foch et lui n'ont jamais flanché! »

Le peuple français, qui, aux heures décisives de la lutte, a réuni dans sa reconnaissance ces hommes de la Délivrance nationale, ne les sépare pas dans sa joie de la victoire et de la résurrection. Pour lui, présents ou absents, ils sont là. Et de tout son cœur, de tout son élan, sans vouloir faire de différence selon la rôle, le titre et la tâche, il salue affectueusement en eux les chefs de la résistance qui ont bien mérité de la Patrie. Ainsi les réunira l'Histoire dans laquelle déjà, en pleine action, ils sont entrés.

... Trois heures cinquante. Le défilé des plénipotentiaires s'achève. Les dernières signatures viennent d'être apposées. D'une phrase toute simple, mais qui a sa grandeur en raison du grand événement qu'elle constate, M. Clemenceau annonce que la charte du monde libéré est définitivement établie :

« Messieurs, déclare-t-il de sa voix claire, coupante et jeune, toutes les signatures sont données. La signature des conditions de paix entre les puissances alliées et associées et la République allemande est un fait accompli. La séance est levée. »

A cette minute même, le canon de la Victoire commence à tonner. Son grondement ponctue les paroles de M. Clemenceau, ajoute de l'émotion et de la majesté à la cérémonie déjà bien saisissante dans sa nudité sévère. Les salves qui saluent solennellement le triomphe du Droit, la défaite de l'Allemagne oppressive et spoliatrice, doivent cruellement retentir au cœur de MM. les délégués allemands.

Sur un geste de froide courtoisie que leur adresse le chef du Protocole, les voici debout. Ils s'inclinent avec déférence devant les représentants du monde civilisé qui s'efforcent de mettre leur pays à la raison. Encore une fois tous les cinq à la queue-leu-leu, guidés, secus, mécaniques, ils défilent au pas accéléré qui révèle si bien l'état de leurs nerfs et de leur cœur.

Nous nous précipitons, pour les voir, au bas de l'escalier au moment où, pour regagner leur automobile, ils devront passer sous les yeux des invités qui se pressent sur la terrasse et qu'un barrage contient à distance.

Cette foule a un tel désir de contempler à cette minute les représentants de l'Allemagne mise — nous l'espérons, nous le voulons — dans l'impossibilité de nuire, que rien ne peut résister à son élan. Fantassins, gardes, agents sont submergés.

C'est donc au milieu du peuple de France, en contact direct avec lui, que, derrière la police luttant pour leur frayer une route, passent M. Hermann Müller, le docteur Bell et leurs acolytes.

Pas un cri, pas un geste de colère. Le silence du mépris. Les Allemands sont plus blêmes et décomposés que jamais. Les voici dans leur auto. Tout près de la portière opposée, nous les regardons s'y effondrer.

Ah ! le beau spectacle que, durant trente secondes, j'ai là sous les yeux ! Ces deux hommes, verts d'émotion et d'épouvante, sont inertes. Dans le cercle épais de leurs lunettes ou lorgnons, ils ont des regards éfarés de bêtes traquées et prises au piège. Ils n'ont pas assez de souffle pour se dire un mot. Ils interrogent avec angoisse nos physionomies et celles des spectateurs qui, derrière nous, accourent à la seconde où l'auto démarre.

Placés tout contre la glace de la voiture, nous avons été les seuls, mon vieil ami Henri Galli et moi, avec un photographe de *L'Illustration*, à voir ainsi dans l'isolement de l'automobile, à la minute du plus grand désarroi contre lequel ils n'avaient pas encore la force nerveuse de réagir, cette double image de l'Allemagne vaincue, impuissante, lagarde, effrayée de l'horreur que dans le monde entier elle a soulevée contre elle.

GEORGES LECOMTE.

AU-DESSUS DE LA SIGNATURE

(NOTES D'UN OFFICIER AVIATEUR)

De toutes les émotions apportées par cette guerre, la dernière que j'ai vécue aujourd'hui restera sans conteste l'une des plus fortes : je viens, pendant près d'une heure, de survoler le palais de Versailles, dans le moment même où l'Allemagne vaincue y avait officiellement sa défaite.

Pour me rendre au terrain d'aviation, j'avais traversé la ville du Grand Roi. Confluent vers le château, une foule grouillante de curieux, venus de partout, en voitures archaïques, en camions, en riches limousines, par les trams ou par le train.

Des barrages de cavaliers ou d'agents avec, à tout instant, des invitations à circuler ou à passer ailleurs. Une atmosphère de grande fête populaire.

Comme l'impression changea quand, un peu plus tard, mon avion m'amena sur Versailles !

Toutes les petites gens qui vous obsèdent dans la foule, disparues. Plus de barrages, plus d'agents, plus de bousculades. Les gens n'apparaissent plus que comme de tout petits points noirs anonymes. Et l'ensemble de ces petits points prend une harmonie, une grandeur, qui ne saurait se percevoir à terre, au milieu de ces mêmes gens.

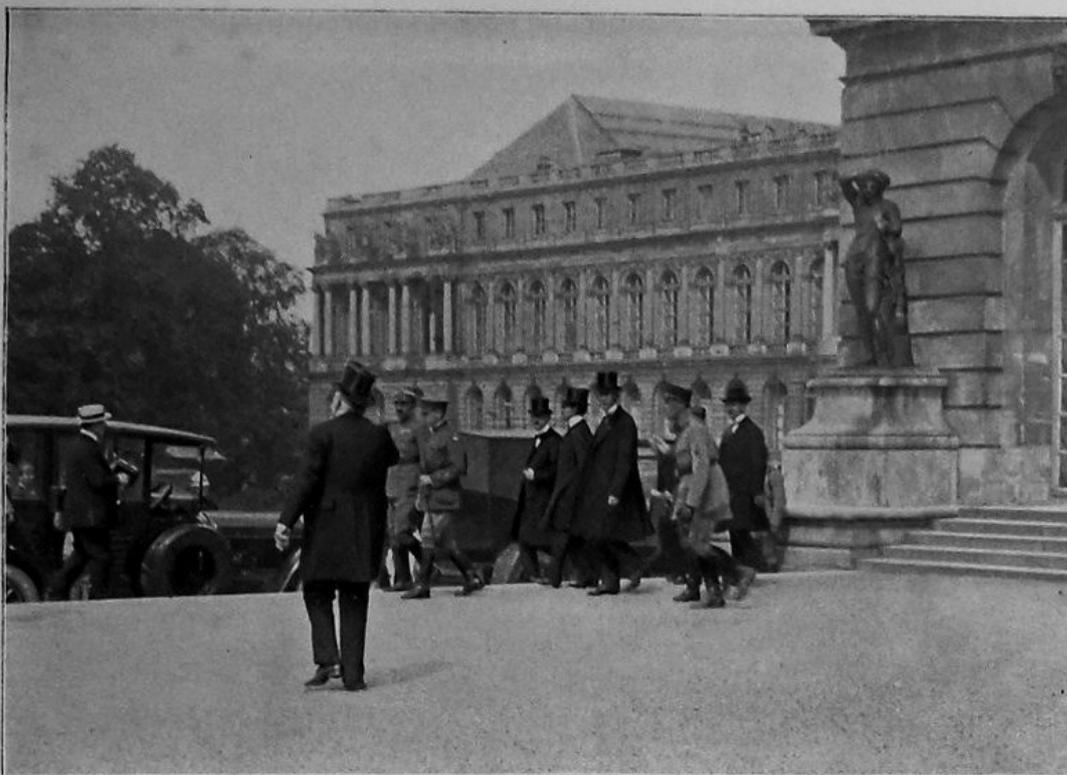
D'en haut, je vois cette foule groupée. Elle encercle le château, sur la place d'Armes, sur la Terrasse de l'Orangerie, sur le Tapis Vert, partout. C'est une fourmilière compacte, un ensemble sans dissonances, qui entoure ce palais admirable d'harmonie et de grandeur.

Au-dessus de moi, dans cette architecture aux lignes droites impeccables, chef-d'œuvre de beauté française, une scène unique dans l'histoire se déroule. Deux hommes, et des plus puissants empires de la terre, comparaissent devant le tribunal le plus formidable qui se puisse rêver. Ils viennent entendre la sentence de juges qui repré-
sentent le monde civilisé tout entier, — l'ancien et le nouveau, unis pour la défense du Droit.

Et ce tribunal les condamne dans la même salle où retentirent, il y a peu d'années, les acclamations gutturales de ceux qui créèrent leur puissance aujourd'hui abattue. A terre, la foule se fait plus compacte. Contre une aile du palais, des autos rangées attestent le nombre des délégués-juges.

Venant de la direction de Paris, les avenues aux grands arbres, droites, superbes, convergent toutes vers la cour du château.

Image même de notre effort sublime pendant cette guerre : toutes les volontés les plus diverses du monde entier convergent obstinément, sans faiblesse apparente,



Les délégués allemands, sortant du château, regagnent leurs automobiles devant les Parterres du Nord : de dos, M. Raux, préfet de police.
 Phot. Louis Beaufrère.

vers ce monument superbe et sévère. Tous les efforts du monde entier convergeant vers l'acte qui se consacre en cette minute : la défaite de l'orgueil allemand.

Et puis, de l'autre côté, le pur à la verdure profonde et douce, les bassins, le Grand Canal aux eaux calmes. Après l'effort rigide et tendu de la guerre, la paix avec toutes ses douceurs possibles.

Est-il vraiment image plus émouvante, révélation plus indicible que ce Versailles du Jour de la paix vu en avion, pendant la signature du traité ?

Un appareil plus rapide que le nôtre nous rejoint. C'est un anglais. Dans le même instant, son pilote et moi nous sommes salués de la main. Et nous faisons route un moment l'un près de l'autre, aile contre aile. Evocation de notre effort commun, en toute camaraderie, pendant les épreuves d'hier, pour le labeur de demain.

D'en haut, les détails disparaissent, les grandes lignes seules demeurent. Ce matin, j'étais de ceux qui critiquaient le traité, en ce moment imposé aux Allemands.

Maintenant, je n'ose plus. Car tout à l'heure, à terre, je maugréais aussi contre cette foule, je ne sentais pas la beauté de ce palais, — de cette journée.

Tandis que maintenant, tout cela me paraît si grand !

Et puis, en rentrant à Paris — à terre de nouveau — sur la place de la Concorde, j'ai vu des enfants, des jeunes filles, des jeunes gens s'amuser avec les canons trophées. Ces monstres qui ont tant tué, tant massacré de nos frères, de nos amis, servent aujourd'hui de jouets inoffensifs et grotesques à des enfants, à de la jeunesse, à tout ce qui sera la France de demain.

C'est pourquoi, ce soir, je me sens apaisé, en songeant aux morts qui me sont chers. Car il me semble qu'aujourd'hui, pour la première fois, ces émotions m'ont fait comprendre quelle vie rayonnante va, malgré tout, naître demain de leur sacrifice si merveilleusement consenti.

JEAN DE CLAIRO.

IMPRESSIIONS DE VERSAILLES

Les deux plus profondes impressions que je garde de cette journée historique furent deux impressions militaires : ce furent les seules, d'ailleurs, ou à peu près, qui nous purent donner conscience que ce traité de Versailles était, pourtant, la conclusion d'une guerre, — et de quelle guerre !

La première, ce fut, dès la sortie de la gare, au spectacle de la royale avenue qui mène à l'entrée du château, à cette noble grille de fer et d'or, sobre, mesurée, ni trop vaste, ni trop somptueuse, aussi peu *kolossale* que possible, symbole parfait de l'harmonie et du goût français, telle, enfin, qu'ils n'en ont pas à Potsdam de pareille.

Du seuil de la cour d'honneur jusqu'au fin fond de l'horizon, l'avenue de Paris, la route séculaire qui, tant de fois, fut foulée par les chevauchées d'apparat, la vaste route où, jadis, défilèrent, piaffants, les cortèges de la cour, était bordée d'une double haie de cavaliers immobiles, impeccablement alignés, jalonnée, de distance en distance, d'étendards glorieux, d'une double haie de petites flammes blanches et rouges, palpitant, au bout des lances, à la brise de ce beau jour, sur les verdure des ormes vénérables, sur le ciel voilé, très doux, — car il faisait, samedi, ce temps charmant, mou, alanguissant, grisâtre comme toute la cérémonie elle-même, que les Anglais de l'époque victorienne appelaient *the Queen's weather*, le temps de la Reine. L'armée glorieuse veil-

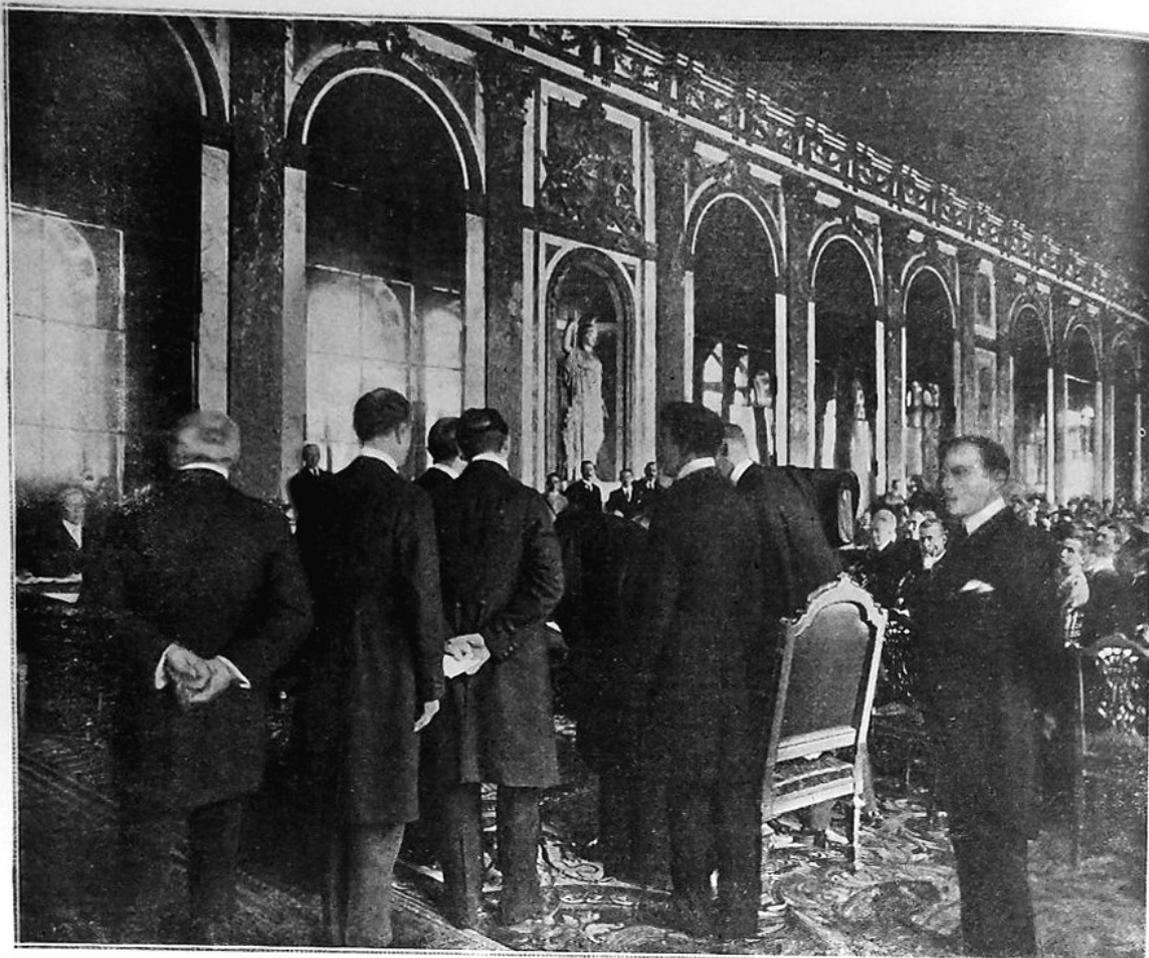
lait là, aux deux bords de cette voie triomphale, comme naguère au parapet des tranchées, force et discipline, sauvegarde et espoir ; l'armée, ultime garante de l'exécution des écritures qu'on va tout à l'heure parapher, base unique de notre confiance dans l'avenir.

Derrière ces deux haies épiques, entre lesquelles va défilier tout à l'heure la file peu solennelle des automobiles trop rapides, anachroniques dans ce cadre, se serre une foule bien sage, joyeuse en dedans, qui acclamerait sans doute, si elle avait le loisir de les reconnaître au trot d'un carrosse, les hôtes de ces limousines haletantes, mais qui ne fera que les entreapercevoir dans un éclair.

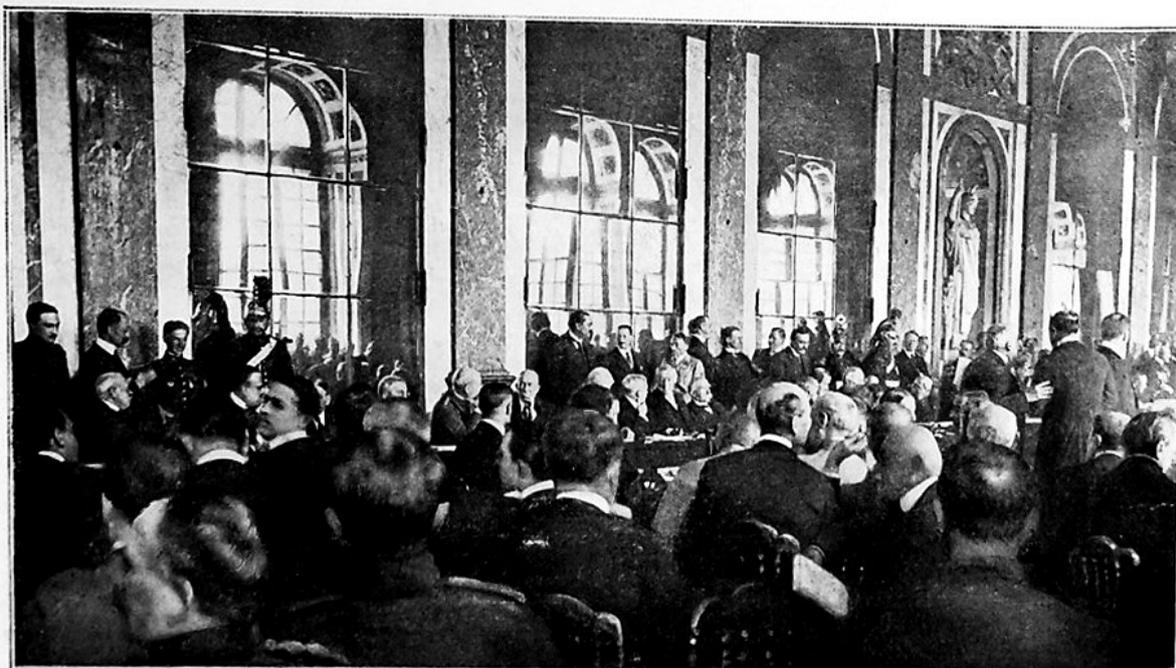
En avant de la cour, sur la balustrade dominant la place d'Armes, des soldats alignés sont assis, heureux privilégiés qui, n'étant pas de service, vont assister, en bonnets de police, bons garçons de vainqueurs, à l'entrée des plénipotentiaires. La décorative cour, où des municipaux à pied, en grande tenue de service, évoquant, avec leurs shakos, leurs plumets écarlates, des souvenirs de l'ancienne armée, celle d'avant la guerre, assurent, sans rigueur, le service d'ordre, est déjà très peuplée une heure avant l'arrivée des premiers autos officielles. L'animation qu'elle montre deviendra de la nervosité à mesure qu'approchera le moment fatidique et que commenceront à arriver les invités dits de marque. Un journaliste, qui sait au prix de quelles intrigues il a pu obtenir d'assister à la séance historique, peut alors passer un agréable moment, et fécond en



Départ des délégués allemands : on reconnaît M. Hermann Müller.



Le premier plénipotentiaire allemand, M. Hermann Müller, signe le traité : derrière lui le Dr Bell, second délégué, et trois secrétaires allemands, tous les cinq en redingote.



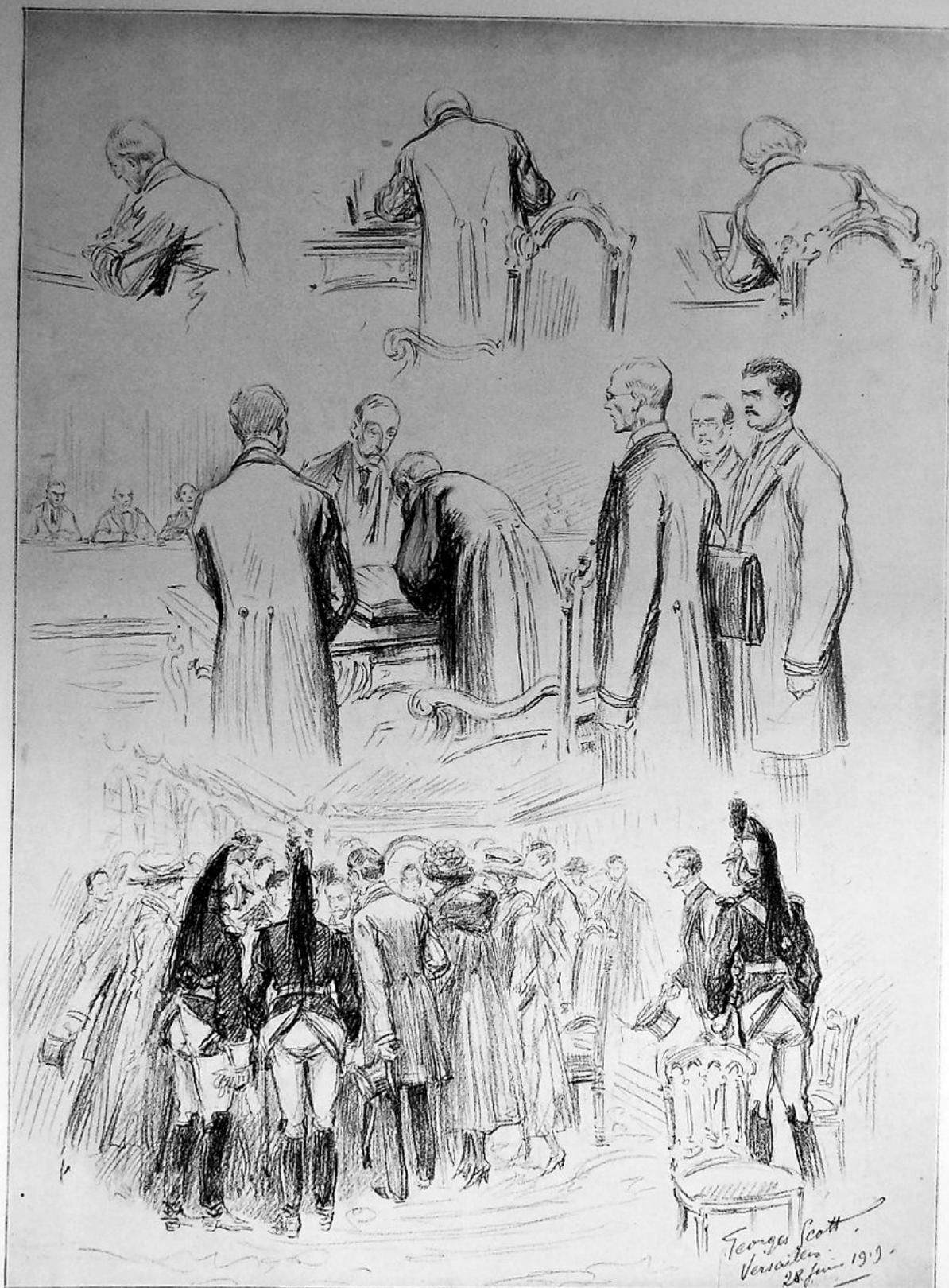
EE. Wilson et Clemenceau.

Debout, des délégués vont signer.

Aspect de la Galerie des Glaces vue des bancs réservés à la presse pendant que les plénipotentiaires alliés se succèdent à la table de la signature

LA SIGNATURE DU TRAITÉ DE PAIX A VERSAILLES

Deux photographies de P.U. S. Signal Corps et de la Section photographique de l'Armée.



En haut, de gauche à droite : MM. Wilson, Clemenceau, Lloyd George signant (M. Clemenceau, debout ; MM. Wilson et Lloyd George, assis). — Au centre (devant le chef du protocole, M. William Martin), le premier des délégués allemands, M. Hermann Müller signant ; derrière lui, un des secrétaires portant une serviette, et le second des plénipotentiaires allemands, le Dr Bell. — En bas : les invités et les gardes municipaux se pressent autour du Traité, après la cérémonie.

LA SIGNATURE DU TRAITÉ DE PAIX A VERSAILLES

Série de croquis d'après nature par GEORGES SCOTT.



M. Clemenceau, sortant du château avec MM. Wilson et Lloyd George, est entouré et acclamé par la foule.

réflexions savoureuses, à voir filtrer, à l'entrée réservée à ces favoris du sort, les « belles madames » et les messieurs désœuvrés qui, pour avoir tout le long de ces cinq années, répété à tout venant qu'ils « y seraient ce jour-là », n'en veulent point avoir le démenti, tiennent, avant tout, à pouvoir attester le lendemain qu'ils « y étaient », en effet, et qui s'empressent, et qui s'étonnent, s'irritent, au moindre contrôle, au plus léger retard, qu'on mette ainsi obstacle à la satisfaction de leur patriotique caprice.

Enfin, elles et ils ont franchi le barrage. Les unes ni les autres ne s'attardent à regarder, par les hautes fenêtres d'où l'on domine le majestueux pare de Le Nôtre, le parterre d'eau reflétant le ciel nuageux, les fatales vénérables encastrant, à la façon d'un manteau d'arlequin, la plus somptueuse toile de fond qui soit au monde, les bassins moirés de plantes aquatiques, ridés par le vent d'orage de vaguelettes, la foule patiente, maintenue dans l'allée centrale par des municipaux, dans les deux allées latérales par des soldats bleus casqués. Franchissant en trombe l'arc sous lequel, le 18 janvier 1871, se tenait, entouré de son Bismarck, de son Moltke, de ses feudataires prêts à l'acclamer « empereur allemand », le vieux soudard Guillaume, ils se sont rués vers les banquettes réservées, enlèvent de vive lutte les places encore libres, et, sourds au ronflement des avions qui, sur leurs têtes, glissent dans l'air à raser les terrasses du palais, comme aveugles au pittoresque spectacle du jardin et aux rares splendeurs du cadre qui les entoure, ils et elles papoteront jusqu'au moment où se lèvera M. Georges Clemenceau.

Dans l'impressionnante galerie, sous ces nobles peintures du plafond enluminé où Le Brun a symbolisé toute la splendeur triomphale de la monarchie française à son apogée, où l'on voit Louis XIV, beau et olympique comme Zeus lui-même, brandissant la foudre aux rives du Rhin, les banquettes réservées à la presse, et qu'évahlissent, désinvoltes, ces curieux oisifs, occupent, au fond, du côté du Nord, la place même que remplissait l'estrade où fut acclamé, en la personne de son roi élu empereur, la Prusse triomphante. Nous sommes entassés là à quatre cents, cinq cents, peut-être. Faute d'une indication protocolaire quelconque sur nos cartes d'invitation, d'aucuns sont venus correctement, en redingote; la plupart sont simplement en veston, avec des feutres mous. Un seul d'entre nous, étranger, j'imagine, habitué de quelque cour désuète en vérité, on peut-être, simplement, homme timide et encombré encore d'illusions, a arboré résolument l'habit noir avec la cravate blanche. Or, c'est lui seul qui a l'air au point, dans ce cadre royal.

Quelles méditations, d'ailleurs, on pourrait échafauder sur le laisser-aller qui règne dans cette galerie, représentation, pourtant, de l'ordre le plus strict



On fraie un passage au président Wilson, qu'accompagne M. Raux préfet de police.

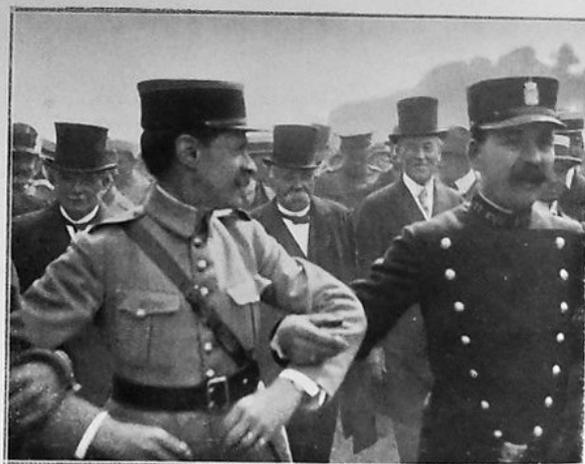
qui ait peut-être jamais régné dans le monde civilisé! Toutes hiérarchies sont abolies, dans ce temple désaffecté de l'étiquette. Des académiciens nous conduisent, et si M. Maurice Barrès a trouvé une place assise au dixième ou quinzième rang, M. Henry Bordeaux demeure debout, accoté contre une des glaces. Enfin, un ancien ministre de la République, sénateur, et portant, à sa boutonnière, au-dessus du « baromètre » législatif, le ruban de 1870, cherche péniblement une place sur l'une des dernières banquettes du fond.

La foule du dehors, cependant, voit, l'une après l'autre, arriver les diverses délégations et les hautes personnalités conviées à la cérémonie, représentants du Sénat et de la Chambre, membres ou anciens membres du gouvernement. Elle réserve à M. Clemenceau, à M. Wilson, qu'accompagne M^{me} Wilson, quelques chaleureux vivats. Mais elle n'a pas toujours le temps d'identifier, à leur descente de voiture, les représentants des différentes puissances, dont elle discerne à peine les fanions versicolores. Et seuls les curieux massés dans le pare, de l'autre côté du château, virent arriver les délégués allemands, que leurs limousines déposèrent au seuil du vestibule Nord, d'où l'on accède à la chapelle.

On vient de vous conter, par le menu, tout le cérémonial de cette séance mémorable et brève: quelques minutes avant que l'horloge sonnât les quatre coups du soir, tout était terminé.

Alors les hauts vitrages de la façade vibrèrent: le canon tonnait; deux batteries de 75, placées du côté de l'escalier des Cent Marches, lâchaient leur salve en rafale, sans rythme, comme pour un barrage: elles doivent tirer, je crois, 404 coups, une salve de 101 en l'honneur de chacune des quatre grandes puissances. Des hurras éclatent, saluant l'heure enfin venue de la paix divine. Telles seront, avec le bruissement des grandes eaux, soudainement ouvertes au premier coup du canon, et qui montent en gerbes irisées vers le ciel gris, à peine illuminé, de temps à autre, d'un blond rayon, les seules fanfares qui salueront l'acte formidable qui vient de s'accomplir.

Les diplomates se sont levés. Les uns s'empressent vers la sortie, vers les



Pour protéger le passage, à travers la foule enthousiaste, de MM. Clemenceau, Lloyd George et Wilson.

appartements de la Reine, d'autres vers les fenêtres de la royale galerie, qui se sont ouvertes sur le pare, comme forcées par l'acclamation populaire et les claquemets secs, un peu grêles pour la circonstance, du 75. Le spectacle, en effet, est maintenant dehors.

Je ne sais ce qui se passa après le moment pathétique, fixé par Anton von Werner dans une emphatique toile, où l'Allemagne, représentée par ses rois, ses princes, ses grands-ducs, fut acclamé à cette même place son nouvel empereur: les historiographes officiels de l'époque étaient, je crois, moins prodigues de menus détails que nous ne le sommes actuellement. Sans doute y eut-il quelque copieux festin, où l'ogre Bismarck but et mangea de son redoutable appétit. M. Clemenceau offrit simplement une tasse de thé aux plénipotentiaires. Mais, avant de se rendre aux locaux du Sénat, qui donnent sur la rue des Réservoirs, il voulut, accompagné de M. Wilson et de M. Lloyd George, voir le pare où la foule se pressait, sous tendus vers le balcon de la galerie, et y contemplant, avec émotion, la poignée de soldats mutilés qui avaient été conviés à la cérémonie.

Dès qu'apparurent, au haut du degré, les trois présidents, une immense acclamation jaillit des poitrines. Ce fut, sans doute, le moment le plus émouvant de la journée. Ce peuple, savourant sa joie, s'en grisait tout à coup. Il n'y eut pas de service d'ordre qui tint. Les cordons de troupes furent rompus, les beaux municipaux à plumets rouges enfoncés, culbutés, emportés par la vague humaine déchainée. Une minute inquiétante passa. Il fallut qu'avant du petit groupe, des officiers, quelques agents, des policemen militaires américains, improvisassent, de leurs corps, bras dessus, bras dessous, une sorte de rempart en avant des trois hommes d'Etat, qui, eux-mêmes, riant, ravis de l'aventure, s'étaient pris par le bras. Ce fut une magnifique bousculade, par quoi se traduisait l'enthousiasme populaire. Enfin, que bien que mal, au milieu de ce délire, les trois présidents gagnèrent les parterres du Nord, d'où, en automobile, ils tournèrent à droite vers la rue des Réservoirs et gagnèrent le Sénat.

Tant que jouent les grandes eaux, comme jusqu'au bouquet d'un feu d'art



Les soldats ayant réussi à établir un barrage, MM. Wilson, Lloyd George et Clemenceau montent dans la même limousine pour se rendre au Sénat.

fiée, la foule cosmopolite s'attarde autour des bassins, dans les allées, à ce féerique spectacle. Il semble que tout l'univers soit représenté là, tant on entend d'idiomes divers, d'aucuns mystérieux à nos oreilles. Et chose étonnante encore, c'est le grand nombre d'Américains tout pareils, avec leurs faces rasées, leurs chapeaux haut de forme bien lustrés, leurs flottantes redingotes, à M. Woodrow Wilson : ainsi, autrefois, tous les chefs de gare allemands, le long des voies ferrées, s'appliquaient à ressembler, sous la casquette rouge, à Guillaume II. On a noté qu'à cette fête l'armée, en dehors des services qu'elle assumait, n'était officiellement représentée que par quelques généraux conviés à la cérémonie, groupés autour du chevaleresque Castelnau. Ni le maréchal Foch, retenu aux bords du Rhin, ni le maréchal Joffre, qui ne rentrait que le soir de son

trionphal voyage en Angleterre, ni le maréchal Pétain n'étaient là... La foule des jardins, qui les guettait, se montra bien déçue de sa déconvenue. Mais tout à coup elle vit s'avancer au milieu d'elle, entouré d'un groupe décerné, empressé de ses pairs — parmi lesquels le général de Langlé de Cary, le général Dubail — le général Maunoury, presque aveugle, le masque ravagé par sa glorieuse blessure, l'œil gauche muré d'un bandage noir. Les groupes s'écartèrent, respectueusement, s'alignèrent en haies, les fronts se découvrirent, et des voix qui tremblaient essayèrent de crier : « Vive Maunoury ! » Telle fut, devant cette figure symbolique, l'hommage de la France reconnaissante à ses soldats vainqueurs.

GUSTAVE BAHIN.



Le départ des plénipotentiaires



Le maréchal Foch à Kreuznach (Prusse rhénane), d'où l'ordre d'avancer sur tout le front devait être donné aux armées alliées, le soir du 23 juin, si les Allemands n'avaient pas, dans la journée, accepté les conditions de paix.

SUR LE RHIN

LA DERNIÈRE MINUTE DE LA GUERRE

Les conditions définitives du traité de paix ayant été signifiées à l'Allemagne, qui ne devait plus répondre que par oui ou par non, le maréchal Foch, dans l'attente des événements, avait transporté son quartier général à Kreuznach, une de ces villes d'eau qui pullulent dans la région rhénane, où les sources sont abondantes. C'est là qu'il reçut tour à tour les généraux sous ses ordres et arrêta avec eux les dernières dispositions en vue d'une marche éventuelle en avant. La ville, de 24.000 habitants, assise de part et d'autre de la Nahe, joli affluent du Rhin qui se jette dans le grand fleuve à 20 kilomètres au Nord, à Bingen, est pittoresque, et offre à la curiosité du voyageur quelques souvenirs intéressants du passé. Le séjour qu'y fit le commandant en chef des armées alliées fournira peut-être, désormais, aux guides officiels, la matière d'une notice supplémentaire assez piquante. En effet, installé au Kurhaus, à l'établissement de bains luxueusement aménagé, le maréchal Foch et son état-major y remplaçaient le grand état-major allemand — qui ne quitta Kreuznach pour Spa qu'à la fin de janvier 1918 — et le bureau du maréchal avait été précédemment le propre bureau du Kaiser.

Le 23 juin, à la dernière minute, l'Allemagne cédait et le maréchal Foch désarmait les troupes alliées. Les notes que nous avons reçues d'un officier appartenant à une division française d'avant-garde constituent un vivant croquis de ce que fut, sur le front du Rhin, la dernière minute de la guerre :

Mortfelden, 24 juin 1919.

23 juin, 6 heures du soir. — Tout est prêt. On se croirait revenu aux jours des offensives de grand style. A 19 heures, l'armistice sera dénoncé et la formidable machine de guerre s'ébranlera, sans grincement ni heurt, automatiquement. Cent divisions, de la frontière de Hollande à Bâle, sur le même signal et à la même minute, vont foncer droit vers l'Est. Torrent d'hommes et de matériel, auquel rien ne résistera.

Ici, au Sud du Main, tout près de Francfort, est massée une division connue, une division d' « as ». Sa mission est comme une épopée. C'est une aventure gigantesque, un immense voyage, une « chevauchée » vertigineuse en camions. De toute la vitesse de ses mille

voitures automobiles, à toute allure, elle va s'enfoncer en plein pays ennemi, jusqu'à Würzburg, jusqu'à Bamberg, peut-être plus loin encore... Ce sont des coloniaux, et ce sont des Annamites qui les conduisent ! On l'appelle depuis hier l'avant-garde de l'armée du Main.

Les hommes sont groupés auprès de leurs camions dont la file interminable s'allonge sur la route, à l'abri des forêts immenses de la Hesse. Voici les autos-mitrailleuses et les autos-canon blindés qui ouvriront la marche et sonderont l'espace ; voici les fantassins qui fouilleront les villages et prendront les villes ; voici les chars d'assaut qui, en moins de deux minutes, descendront des voitures de 5 tonnes qui les portent, pour briser les obstacles ; voici l'artillerie sur ses tracteurs puissants ; et puis encore des fantassins, encore des tanks, encore de l'artillerie, et cela, sur plus de 15 kilomètres de longueur.

6 h. 10. — Les soldats ont revêtu le « fourbi » des jours de bataille : casques en tête, cartouchières énormes à la ceinture, boîtes à masque au côté, musettes gonflées de vivres et de grenades sur les capotes relevées. Les sacs trop lourds sont déjà dans les camions. Chacun garde son fusil à la main. Les hommes sont silencieux, de ce silence non commandé qui présage les grandes choses. Malgré l'apparence calme des visages, on devine l'émotion.

Les vaguemestres passent le long des camions et ramassent les lettres avant le départ. A la hâte, des hommes griffonnent un mot sur une carte : « Pense à moi, nous partons. » — « Petite, ne t'inquiète pas, je reviendrai bientôt. » — « Au revoir, chérie, embrasse bien maman. »

C'est la guerre... encore ! Depuis huit mois, on en parlait toujours, mais personne n'y croyait plus. Les hommes réfléchissent. Il faut marcher ; ils marcheront. Autrefois, c'était la nécessité, l'espoir, l'héroïsme qui menaient les vagues d'assaut ; maintenant, c'est la résolution d'en finir qui fixe le combattant. Il y a peut-être moins de courage, il y a plus de haine et de rancune.

La pluie commence à tomber fine, dans le silence, quand tout à coup un bouillie, parodiant une phrase militaire bien connue, s'écrie : « Etant donné la température, l'exercice d'embarquement aura lieu dans les chambres ! » Une fusée de rires lui répond ; c'est fini de la tristesse ; l'émotion est passée ; la vieille gaieté française a repris tous ses droits.

6 h. 30. — Coups de sifflets secs : l'embarquement commence. Joyeux, les hommes s'engouffrent. — « Messieurs les voyageurs en voiture ! » — « En route pour la Tchéco-Slovaquie ! », etc... On dirait une partie de plaisir.

Au milieu de la colonne, l'état-major, cependant, reste soucieux ; les officiers ont la mine pâle de plusieurs nuits d'un travail intense ; ils vont et viennent de leur auto à l'antenne de T. S. F. en écoute sur la tour Eiffel qui doit lancer au monde la nouvelle suprême. Seul, le général Puyfroux, commandant la division, reste calme, de ce calme impressionnant qui fait les grands chefs aux jours de bataille.

Brusquement, une sonnerie au téléphone de campagne. Il est exactement 6 h. 35. C'est le chef d'état-major du général Mazillier, commandant le corps d'armée colonial, qui parle : « Ecrivez », dit-il. Il dicte : « Le maréchal Foch fait connaître que le gouvernement allemand a résolu de signer la paix sans réserves. En conséquence, désarmez les troupes. C'est tout. »

Il en faut bien peu pour finir la guerre ! Les officiers d'état-major s'empressent ; ils reproduisent le message en de multiples exemplaires que motos et bicyclettes emportent rapides dans toutes les directions.

Dans la file des camions groupés, la nouvelle se répand comme le vent sur les blés. Coups de sifflets, de corne, de clairons retentissent et se répèrent à l'infini ; les hommes se précipitent hors de leurs camions ; ils s'embrassent, se félicitent, rient, avec des larmes plein les yeux. Enfin !... on est heureux, on est fier ; c'est la paix ! On chante : *Tu r'erras Panama !* ou bien *la Marseillaise* de la Grande Guerre. Des hommes coupent des branches de sapin pour orner les camions, ou pénètrent dans les jardins qu'ils dévalaient de leurs roses pour se fleurir.

Les Boches, anxieusement massés le long des routes, apprennent la grande nouvelle de la bouche même de nos soldats. A la joie des nôtres, ils comprennent notre triomphe et commencent à mesurer l'immensité de leur défaite. A pas lents, tête basse, ils reprennent le chemin de leurs maisons, d'où ils entendront toute la nuit le tapage de nos soldats qui, en terre ennemie, éperdument, chantent, chantant l'hymne de la victoire et de la délivrance.

Capitaine M. DE B.

LE TRAITÉ DE PAIX A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Un assez lourd volume de format in-quarto, recouvert de papier jaune, que M. Stephen Pichon, ministre des Affaires étrangères, apporte sous son bras.

Ce document, signé l'avant-veille à Versailles, est le résultat de tout le sang versé, de tous les sacrifices consentis, de toutes les souffrances patiemment endurées. Le voilà maintenant étalé sur le pupitre du ministre (1). Tous les yeux le regardent. Il résume sept mois de discussions, de rudes efforts pour l'harmonie des points de vue et des intérêts divergents, d'accommodements pour le maintien — indispensable! — de la concorde. C'est le trophée de nos soldats. C'est le jugement des coupables.

C'est aussi la loi juste des temps nouveaux. Elle ne peut avoir de valeur que si le Parlement l'approuve.

Précédé et suivi de quelques-uns de ses ministres, M. Clemenceau, vêtu de son éternelle jaquette à poches latérales et, comme toujours, ganté de gris, entre, très simple, lentement, les mains derrière son dos. Très nombreuse, la Chambre est calme. L'atmosphère est grave. Chacun a le sentiment de la tâche décisive qui commence pour l'Assemblée et qu'il faut accomplir avec sang-froid, fermeté, clairvoyance, sans arrière-pensée d'intrigue politique.

Voici M. Deschanel un papier à la main. En quelques phrases sobres et poignantes, magnifiquement, il salue le retour définitif de l'Alsace et de la Lorraine à la France. Tous les députés se lèvent, sauf deux et un troisième qui, après avoir eu honte de son immobilité, a honte maintenant de se tenir tant soit peu debout et se tient courbé dans une position ambiguë. Le président de la Chambre rend un pieux hommage « à nos morts, qui ont combattu pour cet instant et ne le voient pas ». Tandis que tous les députés se lèvent, nos trois réfractaires à la justice, à l'héroïsme, à la reconnaissance, boudent sur leur banquettes.

— *Il s'agit de nos morts, voyons!* gronde avec tristesse et reproche un socialiste à longue barbe blanche, se tournant vers l'un des assis obstinés.

Après avoir rappelé le mot de M. Wilson: « *L'Entente se développera en action* », et la phrase, désormais célèbre, de M. Raymond Poincaré: « *La véritable paix ne sortira que d'une action continue* », qui est chaleureusement acclamé au passage, M. Paul Deschanel trace d'une formule lapidaire le programme qu'il faut encore accomplir: « *Ce traité, qui pour l'Alsace-Lorraine est une fin, est, à beaucoup d'égards, un commencement.* »

M. Clemenceau est le premier à applaudir. Et il applaudit encore lorsque, indiquant le ton, la portée et l'heureuse influence que peut avoir la discussion du traité, M. Paul Deschanel ajoute: « *Par les travaux et le rapport de votre Commission, par les observations qui seront échangées ici, vous donnerez des armes à la diplomatie française qui, demain, appuyée sur nos fidèles alliances, aura besoin plus que jamais de vigilance et de fermeté.* »

(1) Il ne s'agit pas, bien entendu, de l'exemplaire sur japon, à grandes marges, que les plénipotentiaires ont signé et qui a été immédiatement emporté au ministère des Affaires étrangères, d'où il ne doit plus sortir.

Lorsque s'est apaisée la longue acclamation dont sont saluées ces sages paroles, M. Clemenceau se dirige lentement, à petits pas, vers la tribune. Le texte du lourd traité y est en même temps déposé. A peine M. Clemenceau surgit-il en haut de la dernière marche que la Chambre, tout entière debout — sauf quelques récalcitrants irréductibles — lui fait une ovation chaleureuse.

Elle n'a pas encore pris fin que, tenant son papier de la main gauche, il lit une éloquent déclaration. Il est ému, certes, au souvenir du drame et des périls d'hier, mais aussi à l'évocation de l'avenir. Après avoir vécu la détresse de 1871, les longues années de nuit qui suivirent, il voit poindre l'aube. C'est l'ère nouvelle qui commence, avec ses joies, mais aussi avec ses incertitudes et ses dangers. Il a le sentiment de toute la grandeur qu'elle peut délaier, mais la prévision aussi des tristesses par lesquelles il ne faut pas la laisser s'obscurcir.

En disant les désastres immérités d'autrefois, les longues humiliations d'un demi-siècle, les hécatombes, les deuils et les ruines d'aujourd'hui, il s'émeut. En rappelant le long effort de la France pour maintenir sa foi en elle-même et sa fermeté en vue des justes réparations, il s'émeut encore. Enfin, quels accents magnifiques il trouve dans son vieux cœur toujours si jeune lorsqu'il convie tous les Français aux tâches pacifiques de l'avenir qui s'ouvre! On devine que, sans autre ambition que d'être utile, il voudrait mettre au service du pays toutes ses réflexions, toute son expérience, toutes les acquisitions de sagesse qu'il a faites dans sa longue vie de bataille.

Il lit gravement, simplement, sans souci des effets, comme on se soulage d'une confession, comme on formule une espérance. Sa voix garde sa vive netteté, mais elle se fait plus sourde. La main gauche qui tient le papier tremble un peu. D'un coup de poing discret mais résolu sur la tribune, il ponctue les phrases où il a résumé quelque idée qui est pour lui une certitude.

Comme il est calme et maître de lui, cet homme qui ne combat plus que pour la France et dont un vieil huissier du Palais-Bourbon me disait tout à l'heure en me conduisant à ma place: « Ah! monsieur! autrefois, comme il était fougueux! Il donnait des coups de canne dans les portes qu'il ouvrait à coups de pied. » Maintenant, s'il reste toujours ferme, avec quelle sérénité il parle! Il semble que, seul survivant d'une génération, il s'exprime en son nom comme au sien et donne à l'avenir les conseils du passé.

D'en haut, nous le regardons: un vaste crâne renflé recouvrant l'encolure, la forte brossaille blanche des sourcils surplombant les yeux, l'épaisse moustache blanche en rude saillie au-dessus de la bouche.

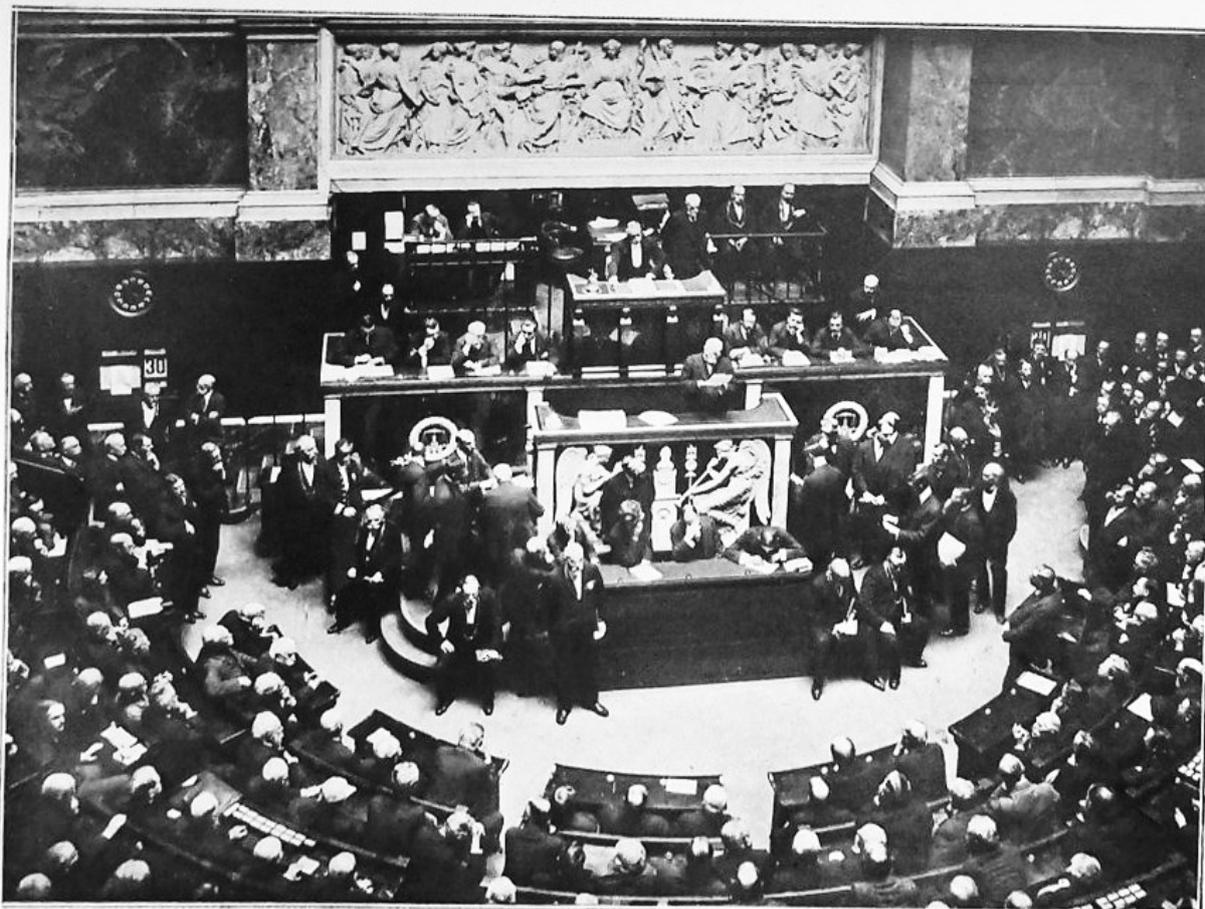
Écoutons-le: « Qu'on ne nous demande pas des coups de théâtre. Un peuple ne saurait passer subitement sans transitions des bouleversements d'une défense éperdue à la vie ordonnée qui est dans les vœux de tous... »

« ... Non moins indispensable dans la paix que dans la guerre, l'union sociale demeure le fondement même de la patrie, que nous n'avons pas sauvée de la main des barbares pour la déchirer de nos mains parvenues... »

M. Clemenceau est depuis longtemps à son banc que l'acclamation, commencée aux derniers mots de sa péroraison émuante, dure encore.

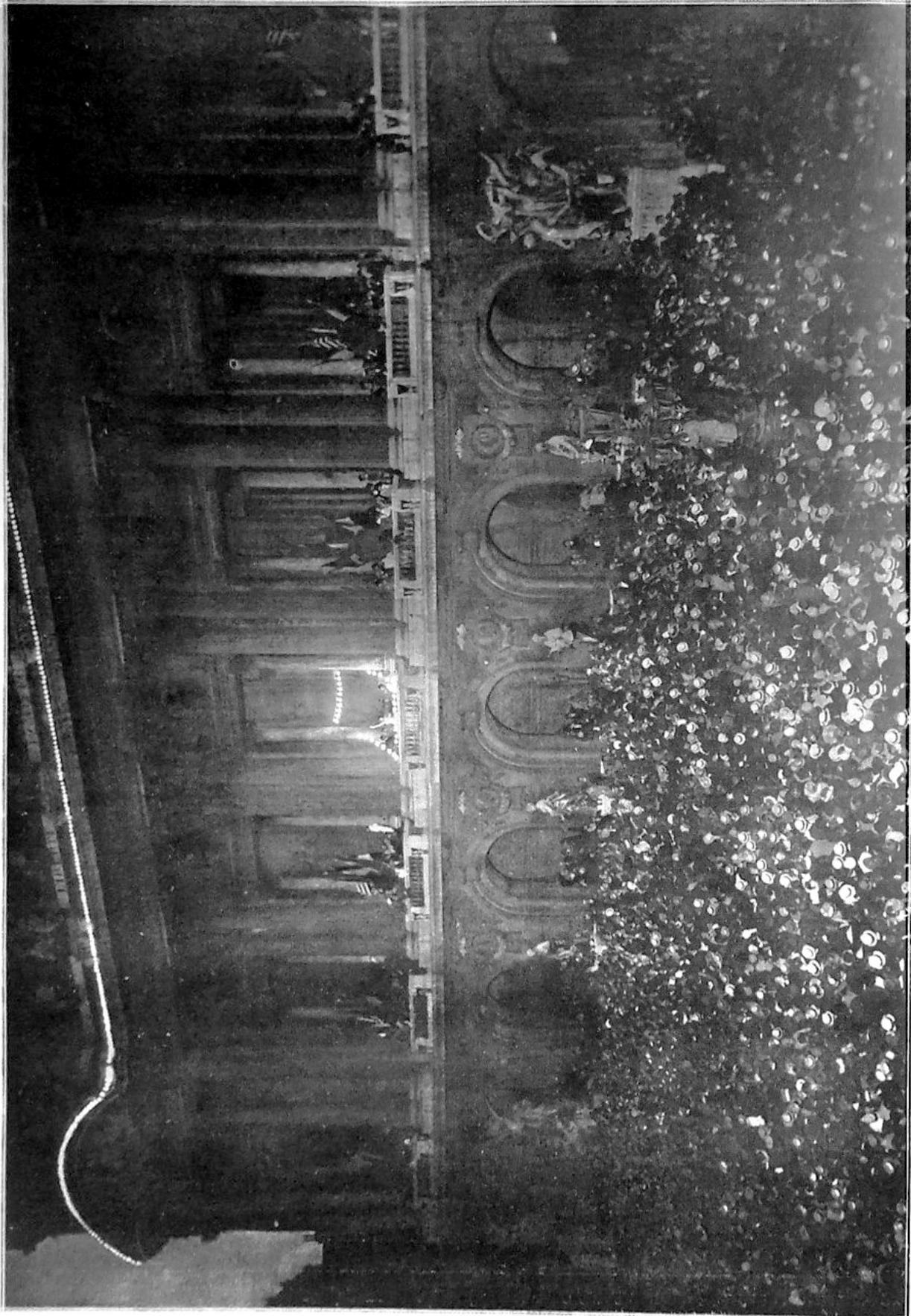
Entre deux poignées de main, il remet en hâte ses gants gris. Et le traité du 28 juin 1919 est désormais en la possession du Parlement.

G. L.



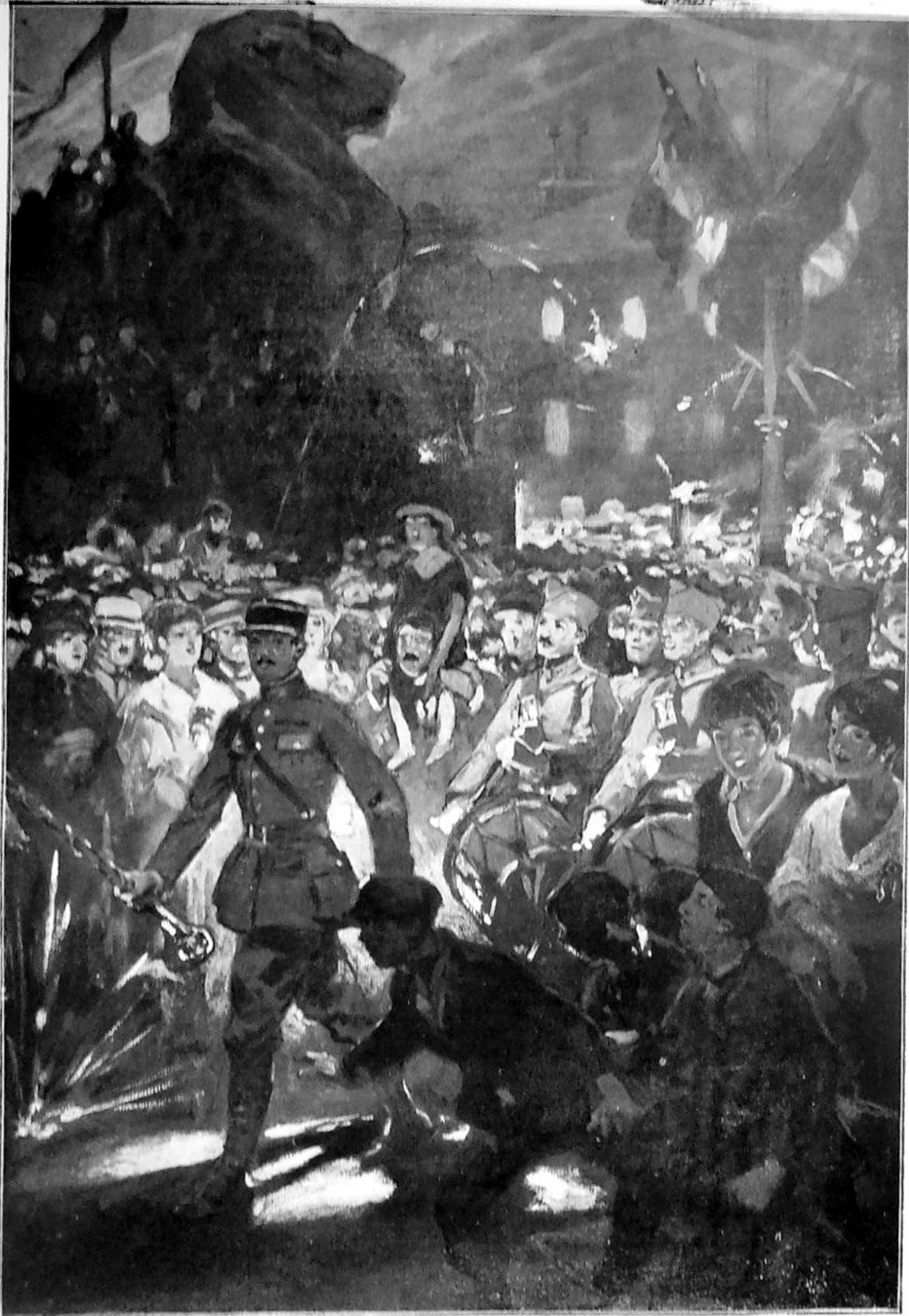
M. Clemenceau, ayant déposé sur le bureau de la Chambre le projet de loi portant approbation du Traité de Paix conclu à Versailles, lit son discours.

Phot. Excelsior, prise le 30 juin à 4 h. 25.



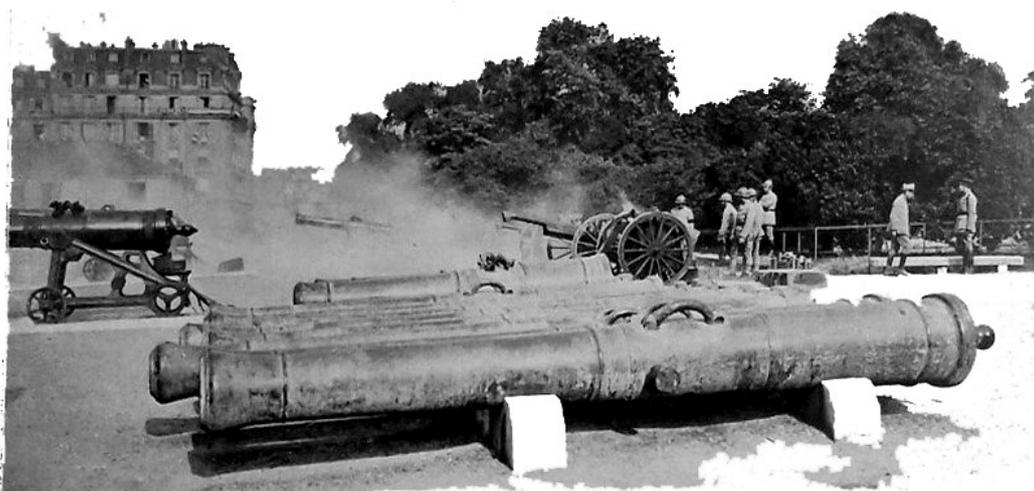
LA SOIREE DU 28 JUIN A PARIS

Un balcon de l'Opéra. Mlle Deshayes chante la *Marseillaise*, reprise en chœur par la foule massée sur la place. — Phot. J. Clair-Guyot.



LA SOIRÉE DU 28 JUIN A PARIS

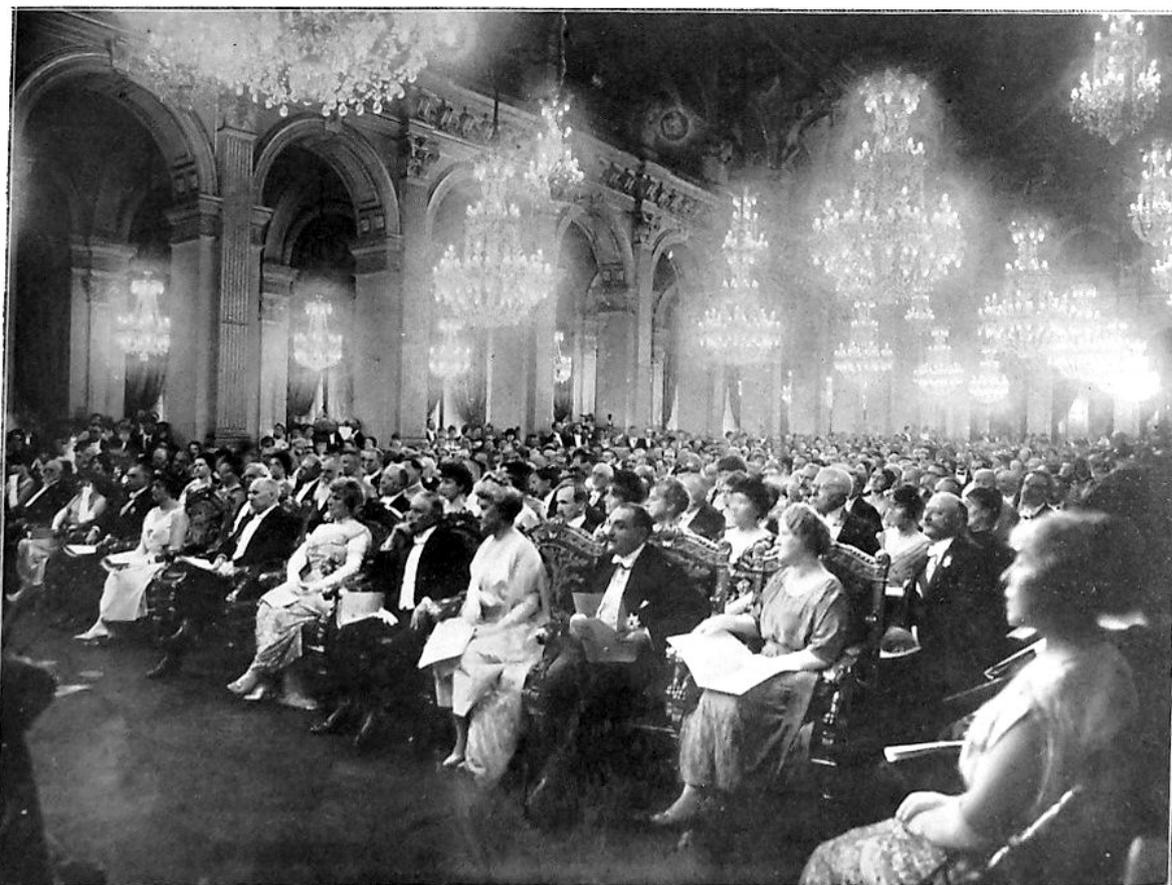
Une retraite aux flambeaux passant dans la foule parmi les pétards et les fusées, place Denfert-Rochereau, devant le Lion de Belfort.
Dessin d'après nature de P. ROBIQUET.



Après des canons centenaires des Invalides, des 75 tirent des salves, le 28 juin, pour annoncer à Paris la nouvelle de la signature du Traité de Versailles. *Phot. Guérol.*

Les canons des Invalides, au jour désormais fameux de la signature de la Paix, ont annoncé aux Parisiens que le grand événement était accompli. Le « canon des Invalides » comme, jadis, le « bourdon de Notre-Dame », a une signification dans l'histoire de la capitale qui se mêle si intimement d'ailleurs à l'histoire de la nation. Donc, le samedi 28 juin, vers 5 heures, les canons des Invalides ont fait connaître la grande nouvelle. Des pièces, en réalité, c'étaient de très modernes 75, une batterie du 137 d'artillerie, manœuvrée par des canonniers des jeunes classes. Mais, afin de respecter une tradition qui reste chère à Paris, on avait mis les 75 en batterie auprès de leurs aînés, certains desquels, pour cet instant glorieux, ils ont prêté leurs voix. Et les joyeuses salves se sont succédées, provoquant, aux quatre coins de la ville en fête, le plus ardent enthousiasme.

Et le surlendemain soir, le lundi, pour la première fois depuis la guerre, l'Hôtel de Ville avait repris ses grands airs de fête, tous salons ouverts, trophée illuminé, cavaliers de la Garde en tenue de parade sur son seuil, musiques militaires entourées de flambeaux sur son parvis. La municipalité parisienne recevait le chef et les hauts personnages de l'État, les délégués à la Conférence et le corps diplomatique. Tous ces notables invités ont été accueillis, dans le salon des Arcades, par M. Evain, président du Conseil municipal, par M. Autrand, préfet de la Seine, et par M. Raux, préfet de police. Ils assistèrent ensuite, dans la grande salle des Fêtes, à un brillant concert donné par la musique de la Garde républicaine et les artistes de l'Opéra et de l'Opéra-Comique. Et ils entendirent, avec émotion, une magnifique Ode à la Paix de M. Jean Richepin dite par le poète lui-même.



Reception, à l'Hôtel de Ville, le 30 juin, en l'honneur du président de la République et des délégués plénipotentiaires à la Conférence de la Paix.

Au premier rang, au centre, M. Poincaré, à sa droite M^{me} Poincaré, puis M. Evain, président du Conseil municipal; à sa gauche M. Deschanel et M. Autrand.

Photographie J. Clair Guérol, prise dans la Salle des Fêtes pendant que M. Jean Richepin déclamaient une Ode à la Paix.

LES FÊTES DE LA PAIX A PARIS